RECUEIL

DE

PIÈCES DE THÉÂTRE.

RECUEIL

DES

PIÈCES DE THÉÂTRE,

NOUVELLEMENT LUES

PAR M. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE-STREET, LEICESTER-FIELDS.

TOME I.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

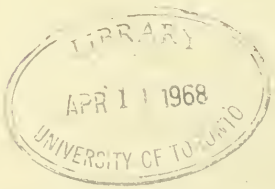
Se trouve chez
L'EDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields.
A. DULAU & Co. 107, Wardour-Street.
DEBOFFE, Gerrard-Street.
L'HOMME, New Bond-Street.
THOMAS HOOKHAM, 15, Old Bond-Street.
T. BOOSEY, Old Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PQ
1221
L5
1799
t.1

Tableau des Pièces contenues dans ce Volume.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.
LE BIENFAIT ANONYME.
LE SCULPTEUR, ou LA FEMME
COMME IL Y EN A PEU.



LE

BOURGEOIS GENTILHOMME.

COMÉDIE-BALLET,

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE;

PAR MOLIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-street, Leicester-fields; A. DULAU & Co., Wardour-street; L'HOMME, New Bond-street; DEBOFFE, Gerrard-street; & BOOSEY, Broad-street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.
CLÉONTE, Amant de Lucile.
DORIMÈNE, Marquise.
DORANTE, Comte, Amant de Dorimène.
NICOLE, Servante de Monsieur Jourdain.
COVIELLE, Valet de Cléonte.
UN MAÎTRE DE MUSIQUE.
UN ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE.
UN MAÎTRE À DANSER.
UN MAÎTRE D'ARMES.
UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAÎTRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

La Scène est à Paris, dans la Maison de Monsieur Jourdain.

LE

BOURGEOIS GENTILHOMME.

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un Maître de musique, un Elève du Maître de musique, composant sur une table qui est au milieu du théâtre, une Musicienne, deux Musiciens, un Maître à danser, Danseurs.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE *(aux musiciens).*

VENEZ, entrez dans cette salle, & vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAÎTRE À DANSER *(aux danseurs).*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE *(à son élève).*

Est-ce fait ?

L'ÉLÈVE.

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voyons—Voilà qui est bien.

LE MAÎTRE À DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui. C'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAÎTRE À DANSER.

Peut-on voir ce que c'est ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAÎTRE À DANSER.

Vos occupations, à vous & à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse & de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse & ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAÎTRE À DANSER.

Non pas entièrement ; & je voudrois pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paie bien ; & c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAÎTRE À DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent ; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art ; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, & par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paie mieux que cela de toutes nos fatigues ; & ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord ; & je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage, que les applaudissemens que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise. Il y faut mêler du solide ; & la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choses, & n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son

argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées ; & ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAÎTRE À DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; & l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAÎTRE À DANSER.

Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur ; & je voudrois qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi ; & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde ; & il paiera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAÎTRE À DANSER.

Le voilà qui vient.

SCÈNE II.

M. Jourdain en robe de-chambre & en bonnet de nuit, le Maître de musique, le Maître à danser, l'Elève du Maître de musique, une Musicienne, deux Musiciens, Danseurs, deux Laquais.

M. JOURDAIN.

HÉ bien, Messieurs ? Qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

LE MAÎTRE À DANSER.

Comment ? Quelle petite drôlerie ?

M. JOURDAIN.

Hé, là—Comment appellez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue de chansons & de danse.

LE MAITRE À DANSER.

Ah, ah !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; & mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAÎTRE À DANSER.

Tout ce qu'il vous plaîra.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAÎTRE À DANSER.

Elle est fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais! holà! mes deux laquais!

1. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur ?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendiez bien.

(Au maître de musique & au maître à danser.)

Que dites-vous de mes livrées ?

LE MAÎTRE À DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN *(entr'ouvrant sa robe, & faisant voir son haut de chausse étroit de velours rouge, & sa camisole de velours verd).*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais !

1. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre laquais !

2. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN *(ôtant sa robe de chambre).*

Tenez ma robe.

(Au maître de musique, & au maître à danser.)

Me trouvez-vous bien comme cela ?

LE MAÎTRE À DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air *(montrant son élève)* qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez démandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres ; & l'air est aussi

beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. JOURDAIN *(à ses laquais).*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre.... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

Je languis nuit & jour, & mon mal est extréme,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort ; je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli, il y a quelque temps. Attendez... là... Comment est-ce qu'il dit ?

LE MAÎTRE À DANSER.

Par ma foi, je ne sais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAÎTRE À DANSER.

Du mouton ?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah !

(Il chante.) Je croyois Janneton
Aussi douce que belle ;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas, hélas !
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAÎTRE À DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAÎTRE À DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique ! . .

LE MAÎTRE À DANSER.

La musique & la danse . . . La musique & la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la musique.

LE MAÎTRE À DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes, que la danse.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un Etat ne peut subsister.

LE MAÎTRE À DANSER.

Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAÎTRE À DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquemens des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, & de voir dans le monde la paix universelle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAÎTRE À DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAÎTRE À DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai, & vous avez raison tous deux.

LE MAÎTRE À DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danse & de la musique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE *(aux musiciens).*

Allons, avancez.

(A M. Jourdain.) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela par-tout.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; & il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

Une Musicienne et deux Musiciens.

LA MUSICIENNE.

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais, quoiqu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

1. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie ;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs ;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

2. MUSICIEN.

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi ;
Mais, hélas, ô rigueur cruelle!
On ne voit point de bergère fidelle ;
Et ce sexe trompeur, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse !

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur !

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

1. MUSICIEN.

Ah ! quitte, pour aimer, cette haine mortelle !

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidelle.

2. MUSICIEN.

Hélas ! où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera le mieux.

2. MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux !

Tous trois ensemble.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer ;
Ah ! qu'il est doux d'aimer
Quand deux cœurs sont fidelles !

M. JOURDAIN.

Est-ce tout ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé ; & il y a là dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAÎTRE À DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvemens & des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers ?

LE MAÎTRE À DANSER.

C'est ce qu'il vous plaîra. *(Aux danseurs)* Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. Jourdain, le Maître de musique, le Maître à danser.

M. JOURDAIN.

VOILÀ qui n'est point sot, & ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore ; & vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins ; & la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAÎTRE À DANSER.

Tout est prêt.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez ; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela est-il beau ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre & une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un tuorbe & d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, & qui est harmonieux.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens, pour chanter à table.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais sur-tout, que le ballet soit beau.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content; &, entr'autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah ! les menuets sont ma danse, & je veux que vous me les voyez danser. Allons, mon maître.

LE MAÎTRE À DANSER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît.

(M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, & le met par dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains, & le fait danser sur un air de menuet qu'il chante).

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, En
cadence, s'il vous plait. La,
La, la, la, la. La jam-
be droite, la, la, la.
Ne remuez point tant les épaules.
La, la, la, la, la, la, la, la, la.
Vos deux bras sont estropiés.
La, la, la, la, la. Haussez la tête.
Tournez la pointe du pied en dehors.
La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voilà, qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi, comment il faut faire une révérence pour saluer une marquise ; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAÎTRE À DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAÎTRE À DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAÎTRE À DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. *(Après que le maître à danser a fait les trois révérences.)* Bon.

SCÈNE II.

M. Jourdain, Le Maître de musique, Le Maître à danser, un Laquais.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. *(Au maître de musique, & au maître à danser.)* Je veux que vous me voyez faire.

SCÈNE III.

M. Jourdain, un Maître d'armes, le Maître de musique, le Maître à danser, un Laquais tenant deux fleurets.

LE MAÎTRE D'ARMES (*après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, & en avoir présenté un à M. Jourdain*).

ALLONS, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus carrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

(*Le Maître d'Armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant,* en garde.)

M. JOURDAIN.

Hé ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit ; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner & à ne point recevoir : et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, & de n'être point tué ?

LE MAÎTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat ; & combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la....

LE MAÎTRE À DANSER.

Tout beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAÎTRE À DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAÎTRE À DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN (*au maître à danser.*)

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

LE MAÎTRE À DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, & de sa tierce & de sa quarte.

M. JOURDAIN (*au maître à danser*).

Tout doux, vous dis-je.

LE MAÎTRE D'ARMES (*au maître à danser*).

Comment, petit impertinent ?

M. JOURDAIN.

Hé, mon maître d'armes.

LA MAÎTRE À DANSER (*au maître d'armes.*)
Comment, grand cheval de carrosse ?

M. JOURDAIN.
Hé, mon maître à danser.

LE MAÎTRE D'ARMES.
Si je me jette sur vous....

M. JOURDAIN (*au maître d'armes.*)
Doucement.

LE MAÎTRE À DANSER.
Si je mets sur vous la main....

M. JOURDAIN (*au maître à danser.*)
Tout beau.

LE MAÎTRE D'ARMES.
Je vous étrillerai d'un air....

M. JOURDAIN (*au maître d'armes.*)
De grâce.

LE MAÎTRE À DANSER.
Je vous rosserai d'une manière....

M. JOURDAIN (*au maître à danser.*)
Je vous prie.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.
Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN (*au maître de musique.*)
Mon Dieu, arrêtez-vous !

SCÈNE IV.

Un Maître de philosophie, M. Jourdain, le Maître de musique, le Maître à danser, le Maître d'armes, un Laquais.

M. JOURDAIN.

HOLÀ, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, Messieurs ?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? & n'avez-vous point lû le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? & la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens ?

LE MAÎTRE À DANSER.

Comment, Monsieur ! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, & la musique dont il fait profession.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération & la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire & de condition, que les hommes doivent disputer entr'eux ; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAÎTRE À DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LA MAÎTRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens à tous deux, que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance, & de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, & de baladin.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Allez, philosophe de chien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Allez, belître de pédant.

LE MAÎTRE À DANSER.

Allez, cuistre fieffé.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment, marauds que vous êtes ? . . .

(Le philosophe se jette sur eux, & tous trois le chargent de coups.)

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Infames, coquins, insolens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAÎTRE D'ARMES.

La peste de l'animal !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAÎTRE À DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Mons r le philosophe.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, imposteurs !

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe. Messieurs. Monsieur le philosophe. Monsieur le philosophe.

(Ils sortent en se battant.)

SCÈNE V.

M. Jourdain, un Laquais.

M. JOURDAIN.

Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCÈNE VI.

Le Maître de philosophie, M. Jourdain, un Laquais.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE (*raccommodant son collet.*)

VENONS à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; & je vais composer contre eux une satyre du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; & j'enrage que mon père & ma mère ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable, *nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, & vous savez le Latin, sans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui ; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce Latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences ?

M. JOURDAIN.

Oh ! oui. Je sais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Que sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde & la troisième. La première, est de bien concevoir, par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des cathégories. Et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, &c.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale ?

M. JOURDAIN.

La morale ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, & . . . .

M. JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les propriétés des corps, qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes & des animaux ; & nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'ortographe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, & traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses; par une exacte connoissance de la nature des lettres, de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix, & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en r'ouvrant les mâchoires, & rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut & le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, & alongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'alongent, comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah, que n'ai-je étudié plutôt pour savoir tout cela!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'en haut, DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air

qui sort avec force, elle lui cède, & revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose.

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la prose, ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose, ou les vers ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose, est vers ; et tout ce qui n'est point vers, est prose.

M. JOURDAIN.

Et, comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi ! Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font*

mourir d'amour; mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un . . .

M. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on peut les mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premièrement comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien: *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien: *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien: *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII.

M. Jourdain, un Laquais.

M. JOURDAIN (*à son laquais.*)

COMMENT? Mon habit n'est pas encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII.

M. Jourdain, un Maître Tailleur, un Garçon Tailleur portant l'habit de M. Jourdain, un Laquais.

M. JOURDAIN.

AH, vous voilà ! Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Je n'ai pu venir plutôt; et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; & il y a deux mailles de rompues.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison !

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, & le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; & je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en en-bas !

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela ?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas ?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh! voilà qui est donc bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rin-grave, est le plus grand génie du monde; & un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes, sont-elles comme il faut?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Tout est bien.

M. JOURDAIN *(regardant l'habit du tailleur.)*

Ah, ah! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui, mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit ?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres.

SCÈNE IX.

M Jourdain, le Maître Tailleur, le Garçon Tailleur, Garçons Tailleurs dansants, un Laquais.

LE MAÎTRE TAILLEUR *(à ses garçons.)*

METTEZ cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garcons tailleurs dansants, s'approchent de Monsieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres lui ôtent la camisole : après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf.

Monsieur Jourdain se promène au milieu d'eux, & leur montre son habit, pour voir s'il est bien.

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. *(Donnant de l'argent.)* Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur ! Oh, oh ! Monseigneur ! Attendez, mon ami, Monseigneur mérite quelque chose, & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur ! Oh, oh, oh ! attendez ; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur ! *(bas à part.)* Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura

toute la bourse. *(Haut.)* Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

SCÈNE X.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

LES quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de Monsieur Jourdain.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Monsieur Jourdain, deux Laquais.

M. JOURDAIN.

SUIVEZ-MOI, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; & surtout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II.

Monsieur Jourdain, Nicole, deux Laquais.

M. JOURDAIN.

NICOLE.

NICOLE.

Plaît-il ?

M. JOURDAIN.

Écoutez.

NICOLE (*riant*).

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah, ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence !

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te....

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien ! Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle &....

NICOLE.

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE *(tombant à force de rire.)*

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, & me laissez rire tout mon saoul ; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur, je créverai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *(se relevant.)*

Ah ! par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; & toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III.

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Nicole, deux Laquais.

MAD. JOURDAIN.

AH, ah ! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? Et avez-vous envie qu'on se raille par-tout de vous ?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots & des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MAD. JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; & il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde là, s'il vous plaît ?

MAD. JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, & qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant tous les jours : &, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; & la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MAD. JOURDAIN.

Nicole a raison ; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la maison, & nous déraciner tous les carriaux de notre salle ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante, & ma femme.

MAD. JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une & l'autre ; & vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MAD. JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, & savoir raisonner des choses, parmi les honnêtes gens.

MAD. JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collège, vous faire donner le fouet, à votre âge ?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure le fouet devant tout le monde, & savoir ce qu'on apprend au collège !

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

MAD. JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes; & j'ai honte de votre ignorance. *(A Madame Jourdain.)* Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MAD. JOURDAIN.

Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, & que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

MAD. JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, & votre conduite ne l'est guère.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MAD. JOURDAIN.

Des chansons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

MAD. JOURDAIN.

Hé bien ?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle ?

MAD. JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

MAD. JOURDAIN.

De la prose ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; & tout ce qui n'est point vers est prose. Hé ! voilà ce que c'est que d'étudier. *(A Nicole.)* Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, & approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas, U, vois-tu ? Je fais la moue, U.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

MAD. JOURDAIN.

Voilà qui est admirable !

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, & DA, DA, & FA, FA.

MAD. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tout ce galimathias-là ?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MAD. JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur-tout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais ! ce maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure.

(Après avoir fait apporter des fleurets, & en avoir donné un à Nicole.)

Tiens, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; &, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; & cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi ?

(Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.)

M. JOURDAIN.

Tout beau. Hola ! ho ! doucement. Diantre soit la coquine !

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

MAD. JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies; & cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement; & cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MAD. JOURDAIN.

Çamon vraiment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, & vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, & qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, & me traite comme si j'étois son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; &, devant tout le monde, il me fait des caresses, dont je suis moi-même confus.

MAD. JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien, ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MAD. JOURDAIN.

Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

MAD. JOURDAIN.

Et quoi ?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il soit peu.

MAD. JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MAD. JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MAD. JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

MAD. JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, & que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous enjôler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

MAD. JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; & il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

Dorante, M. Jourdain, Madame Jourdain, Nicole.

DORANTE.

MON cher ami Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

MAD. JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit ; nous n'avons point de jeunes gens à la cour, qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai.

MAD. JOURDAIN *(à part.)*

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

MAD. JOURDAIN *(à part.)*

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, Monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur : *(à Madame Jourdain)* dans la chambre du roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur. . . .

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *(se couvrant)*.

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MAD. JOURDAIN *(à part)*.

Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, & vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, & reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous : et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN *(bas à Mad. Jourdain.)*

Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. JOURDAIN *(bas à Mad. Jourdain.)*

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *(bas à Mad. Jourdain.)*

Vous voilà avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN.

Je crois qu'oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six vingts.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE.

Justement.

M. JOURDAIN.

Deux mille sept cent quatre-vingt livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cent soixante & dix-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze sols huit deniers; le compte est juste.

M. JOURDAIN.

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

La somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

MAD. JOURDAIN (*bas à M. Jourdain.*)

Hé bien ! ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN (*bas à Mad. Jourdain.*)

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé ! non.

MAD. JOURDAIN *(bas à M. Jourdain.)*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN *(bas à Mad. Jourdain.)*

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

MAD. JOURDAIN *(bas à M. Jourdain.)*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN *(bas à Mad. Jourdain.)*
Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur.

MAD. JOURDAIN *(bas à M. Jourdain.)*
C'est un vrai enjôleur.

M. JOURDAIN *(bas à Mad. Jourdain.)*
Taisez-vous donc.

MAD. JOURDAIN *(bas à M. Jourdain.)*
Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN *(bas à Mad. Jourdain.)*
Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie, mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort, si j'en demandois à quelque autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

MAD. JOURDAIN *(bas à M. Jourdain.)*
Quoi ! vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN *(bas à Mad. Jourdain.)*
Que faire ? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi, ce matin, dans la chambre du roi ?

MAD. JOURDAIN *(bas à M. Jourdain.)*
Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V.

Dorante, Madame Jourdain, Nicole.

DORANTE.

VOUS me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

MAD. JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

MAD. JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle ?

MAD. JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet & la comédie que l'on fait chez le roi ?

MAD. JOURDAIN.

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge ; belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

MAD. JOURDAIN.

Tredame ! Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déjà ?

DORANTE.

Ah ! ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous êtes jeune ; & je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI.

M. Jourdain, Mad. Jourdain, Dorante, Nicole.

M. JOURDAIN *(à Dorante.)*

VOILÀ deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MAD. JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *(bas à M. Jourdain.)*

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet & le repas; & je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule ; & ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE.

Merveilleux ; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au ciel !

MAD. JOURDAIN *(à Nicole.)*

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richesse de ce présent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; & je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Oh! assurément, & de très-grand cœur.

MAD. JOURDAIN *(bas à Nicole.)*

Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; & lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

MAD. JOURDAIN *(à Nicole.)*

Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment sur-tout les dépenses qu'on fait pour elles ; & vos fréquentes sérénades, & vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans, & c'est un honneur que j'acheterois au prix de toutes choses.

MAD. JOURDAIN *(bas à Nicole.)*

Que peuvent-ils tant dire ensemble ! Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez, à votre aise, du plaisir de sa vue ; & vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira diner chez ma sœur, où elle passera l'après-dinée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment ; & votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, & à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention, & pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé. . . .

M. JOURDAIN (*s'appercevant que Nicole écoute, & lui donnant un soufflet.*)

Ouais ! Vous êtes bien impertinente. *(A Dorante.)* Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

Mad. Jourdain, Nicole.

NICOLE.

MA foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche ; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyez.

MAD. JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus

trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne ; & je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle, c'est un homme qui me revient ; & je veux aider sa recherche, & lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces sentimens ; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins ; & je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MAD. JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joie ; & je ne pouvois recevoir une commission plus agréable.

(Seule.)

Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

Cléonte, Covielle, Nicole.

NICOLE *(à Cléonte.)*

AH ! vous voilà tout-à-propos. Je suis une ambassadrice de joie, & je viens. . .

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez. . .

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je ; & va-t-en, de ce pas, dire à ton infidelle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire ?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine, & me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi ! Tu me viens aussi. . .

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE *(à part.)*

Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ! Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX.

Cléonte, Covielle.

CLÉONTE.

QUOI ! traiter un amant de la sorte, & un amant le plus fidelle & le plus passionné de tous les amans !

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur & toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle ; & voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables, je la rencontre par hazard, mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; & l'infidelle détourne de moi ses regards, & passe brusquement; comme si de sa vie elle ne m'avoit vu.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardens, de soupirs & de vœux que j'ai faits à ses charmes !

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins & de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même !

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris !

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie.

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur, Dieu m'en garde !

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviroient de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela ?

CLÉONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, & rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLÉONTE.

Ce Monsieur le comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue ; & son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentimens.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit; & soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-fouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inspire des désirs; elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non ; mais elle est aisée & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler & dans ses actions.

CLÉONTE.

Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela ; & ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLÉONTE.

Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat !

COVIELLE.

Sa conversation...

CLÉONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi ? J'aimerois mieux mourir ; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

CLÉONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X.

Lucile, Cléonte, Coviellle, Nicole.

NICOLE *(à Lucile.)*

POUR moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLÉONTE *(à Covielle.)*
Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.
Je veux vous imiter.

LUCILE.
Qu'est-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous ?

NICOLE.
Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE.
Quel chagrin vous possède ?

NICOLE.
Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE.
Etes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE.
As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLÉONTE.
Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE.
Que cela est Judas !

LUCILE.
Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE *(à Covielle.)*
Ah, ah ! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.
Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE

COVIELLE (*à Cléonte.*)

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le pensez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous ; et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE *(à Nicole.)*

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE (*voulant s'en aller pour éviter Lucile.*)

Non : je ne veux rien écouter.

NICOLE (*à Covielle.)*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE (*voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.)*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *(suivant Cléonte.)*

Sachez que ce matin...

CLÉONTE *(marchant toujours sans regarder Lucile.)*
Non, vous dis-je.

NICOLE *(suivant Covielle.)*
Apprends que...

COVIELLE *(marchant aussi sans regarder Nicole.)*
Non, traîtresse.

LUCILE.
Ecoutez.

CLÉONTE.
Point d'affaire.

NICOLE.
Laise-moi dire.

COVIELLE.
Je suis sourd.

LUCILE.
Cléonte.

CLÉONTE.
Non.

NICOLE.
Covielle.

COVIELLE.
Point.

LUCILE.
Arrêtez.

CLÉONTE.
Chansons.

NICOLE.
Entends-moi.

COVIELLE.
Bagatelle!

LUCILE.
Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare !

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non, c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *(s'arrêtant.)*

Hé bien! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, & faites ce qu'il vous plaîra.

NICOLE *(s'arrêtant aussi.)*

Puisque tu fais comme cela, prends-le comme tu voudras.

CLÉONTE *(se retournant vers Lucile.)*

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *(s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.)*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *(se retournant vers Nicole.)*

Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE *(s'en allant aussi pour éviter Covielle.)*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE *(suivant Lucile.)*
Dites-moi...
LUCILE *(marchant toujours sans regarder Cléonte.)*
Non, je ne veux rien dire.
COVIELLE *(suivant Nicole.)*
Conte-moi...
NICOLE *(marchant sans regarder Covielle.)*
Non, je ne conte rien.
CLÉONTE.
De grâce.
LUCILE.
Non, vous dis-je.
COVIELLE.
Par charité.
NICOLE.
Point d'affaire.
CLÉONTE.
Je vous en prie.
LUCILE.
Laissez-moi.
COVIELLE.
Je t'en conjure.
NICOLE.
Ôte-toi de là.
CLÉONTE.
Lucile.
LUCILE.
Non.
COVIELLE.
Nicole.
NICOLE.
Point.

CLÉONTE.

Au nom des dieux !

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris moi l'esprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE.

Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, & de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois ; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE (*à Nicole.*)

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE (*à Cléonte qui veut sortir.*)

Cléonte.

NICOLE (*à Covielle qui suit son maître.*)

Covielle.

CLÉONTE (*s'arrêtant.*)

Hé ?

COVIELLE (*s'arrêtant aussi.*)
Plaît-il ?

LUCILE.
Où allez-vous ?

CLÉONTE.
Où je vous ai dit.

COVIELLE.
Nous allons mourir.

LUCILE.
Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE.
Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.
Moi, je veux que vous mouriez ?

CLÉONTE.
Oui, vous le voulez.

LUCILE.
Qui vous le dit ?

CLÉONTE (*s'approchant de Lucile.*)
N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

LUCILE.
Est-ce ma faute ? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir ?

NICOLE *(à Covielle.)*
Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE.
Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE (*à Nicole.*)
Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE (*à Cléonte.*)
Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE (*à Covielle.*)
C'est la chose comme elle est.

COVIELLE (*à Cléonte.*)
Nous rendrons-nous à cela ?

CLÉONTE.
Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez appaiser de choses dans mon cœur ! Et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !

COVIELLE.
Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCÈNE XI.

Madame Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

MAD. JOURDAIN.
JE suis bien aise de vous voir, Cléonte, & vous voilà tout-à-propos. Mon mari vient, prenez

vîte votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, & qu'elle flatte mes désirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse ?

SCÈNE XII.

Cléonte, M. Jourdain, Madame Jourdain, Lucile, Covielle, Nicole.

CLÉONTE.

MONSIEUR, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; &, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plûpart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le

mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre ; & l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme ; & qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, & je me trouve assez de bien, pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre ; &, je vous dirai franchement, que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

MAD. JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint-Louis ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MAD. JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue ?

MAD. JOURDAIN.

Et votre père n'étoit-il pas marchand, aussi bien que le mien ?

M. JOURDAIN.

Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des mal-avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MAD. JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; & il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un gentilhomme gueux & mal-bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils d'un gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne, & le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN *(à Nicole.)*

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien

assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, & je la veux faire marquise.

MAD. JOURDAIN.

Marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui, marquise.

MAD. JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

MAD. JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens ; & qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; & ses deux grand-pères vendoient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, qu'ils paient maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde ; & l'on ne devient guère si riche à

être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puisse dire, mettez-vous-là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage, ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde ; &, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII.

Madame Jourdain, Lucile, Cléonte, Nicole, Covielle.

MAD. JOURDAIN.

CLÉONTE, ne perdez point courage encore. *(A Lucile.)* Suivez-moi, ma fille ; & venez dire résolument à votre père, que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIV.

Cléonte, Covielle.

COVIELLE.

VOUS avez fait de belles affaires avec vos beaux sentimens.

CLÉONTE.

Que veux-tu ? J'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne sauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? Et vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

CLÉONTE.

Tu as raison ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE (*riant.*)

Ah, ah, ah !

CLÉONTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÈONTE.

Comment ?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLÉONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais, avec lui, on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons ; il est homme à y jouer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous le voilà qui revient.

SCÈNE XV.

M. JOURDAIN (*seul.*)

QUE diable est-ce là ? Ils n'ont que les grands seigneurs à me reprocher ; & moi, je ne vois rien

de si beau que de hanter les grands seigneurs, il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux ; & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI.

M. Jourdain, un Laquais.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici Monsieur le comte, & une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu ! J'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCÈNE XVII.

Dorimène, Dorante, le Laquais.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII.

Dorimène, Dorante.

DORIMÈNE.

JE ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMÈNE.

Mais, vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades & les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point ; &, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien ; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMÈNE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent par deux raisons ; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez ; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah ! Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par-là...

DORIMÈNE.

Je sais ce que je dis : &, entr'autres, le diamant que vous m'avez forcé à prendre, est d'un prix...

DORANTE.

Hé! Madame, de grâce, ne faites pas tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, & souffrez ... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX.

M. Jourdain, Dorimène, Dorante.

M. JOURDAIN (*après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.*)

UN peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE.

Quoi donc ?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté

de m'accorder la grâce, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre présence ; &, si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, & que le ciel . . . envieux de mon bien . . . m'eût accordé . . . l'avantage de me voir digne . . . des . . .

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens ; & elle sait que vous êtes homme d'esprit. *(Bas à Dorimène.)* C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE *(bas à Dorante.)*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMÈNE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE *(bas à M. Jourdain.)*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN *(bas à Dorante.)*

Ne pourrai-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE (*bas à M. Jourdain.*)

Comment ? Gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous ; &, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (*Haut.*) Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN (*bas à Dorante.*)

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

DORANTE (*bas à M. Jourdain.*)

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *(bas à Dorante.)*

Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE.

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les grâces, &...

DORANTE.

Songeons à manger.

SCÈNE XX.

M. Jourdain, Dorimène, Dorante, un Laquais.

LE LAQUAIS (*à M. Jourdain.*)

TOUT est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table; & qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

SIX cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dorimène, M. Jourdain, Dorante, trois Musiciens, un Laquais.

DORIMÈNE.

COMMENT, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique ?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert. *(Dorimène, M. Jourdain, Dorante, & les trois musiciens se mettent à table.)*

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte ; & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chère & des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles ; il y auroit par-tout de l'élégance & de l'érudition ; & il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas

qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; & pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; &, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE.

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler! Ce ne seroit pas agir en galant homme; & le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté. . . .

DORANTE *(après avoir fait signe à M. Jourdain.)*

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, & à ces Messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique ; & je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas. . . .

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs ; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. & II. *Musiciens ensemble, un verre à la main.*

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !
Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits !
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. & III. *Musiciens ensemble.*

BUVONS, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours ;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir & la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux.
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

Tous trois ensemble.

Sus, sus, du vin par-tout, versez, garçon, versez ;
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMÈNE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter ; & cela est tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE.

Ouais ! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMÈNE.

Encore ?

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE.

Oh ! je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMÈNE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

SCÈNE II.

Madame Jourdain, M. Jourdain, Dorimène, Dorante, Musiciens, Laquais.

MAD. JOURDAIN.

AH, ah ! je trouve ici bonne compagnie; & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre là-bas, & je vois ici un banquet à faire nôces. Voilà comme vous dépensez votre bien ; c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence ; & que vous leur donnez la musique & la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? Et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, & que c'est lui qui donne ce régal à Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie. Qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison ; & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est Monsieur le comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de

prendre ma maison, & de vouloir que je sois avec lui.

MAD. JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela, je sais ce que je sais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MAD. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, & je vois assez clair ; il y a long-temps que je sens les choses, & je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissention dans un ménage, & de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE *(suivant Dorimène qui sort.)*

Madame, holà, Madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN.

Madame. . . . Monsieur le comte, faites-lui mes excuses, & tâchez de la ramener.

SCÈNE III.

Madame Jourdain, M. Jourdain, Laquais.

M. JOURDAIN.

AH! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; & vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MAD. JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venu troubler. (*Les laquais emportent la table.*)

MAD. JOURDAIN (*sortant.*)

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV.

M. JOURDAIN *(seul.)*

ELLE est arrivée bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses, & jamais

je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE V.

M. Jourdain, Covielle déguisé.

COVIELLE.

MONSIEUR, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE *(étendant la main à un pied de terre.)*

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi ?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les dames vous prenoient entre les bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN.

Pour me baiser ?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monsieur votre père.

M. JOURDAIN.

De feu Monsieur mon père ?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon père

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Assurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand ? C'est pure médisance, il ne

l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; &, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde !

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Quelle ?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici.

M. JOURDAIN.

Moi ? Non.

COVIELLE.

Comment ! Il a un train tout-à-fait magnifique ; tout le monde va le voir, & il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Oui ; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Le fils du Grand-Turc, votre gendre. Comme je fus le voir, & que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; & après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler onch alla moustaphgidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire, n'as-tu pas vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme Parisien ?

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, & que j'avois vu votre fille : *Ah !* me dit-il, *marababa sahem!* C'est-à-dire, ah ! que je suis amoureux d'elle !

M. JOURDAIN.

Marababa sahem, veut dire, Ah ! que je suis amoureux d'elle.

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire ; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa sahem*, eût voulu dire, ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce Turc !

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *caracacamouchen?*

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chère ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen, veut dire, ma chère ame ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux ! *Caracacamouchen*, ma chère ame. Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; &, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi ?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi* ; c'est-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; & vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup ; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment ! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui ; & il a amené toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille

est une opiniâtre, qui s'est allée mettre en tête un certain Cléonte ; & elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentimens, quand elle verra le fils du Grand-Turc ; & puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; & l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, &. . . Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE VI.

Cléonte en Turc, trois Pages portant la veste de Cléonte, M. Jourdain, Covielle.

CLÉONTE.

AMBOUSAHIM oqui boraf, Giourdina, Salamaléqui.

COVIELLE *(à M. Jourdain.)*

C'est-à-dire, Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de son altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar comboto oustin moraf.

CLÉONTE.

Oustin yoc catamaléqui basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le ciel vous donne la force des lions, & la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son altesse Turque m'honore trop ; & je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracuf ouram.

CLÉONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il a dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE.

Oui. La langue Turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

SCÈNE VII.

COVIELLE (*seul.*)

AH, ah, ah ! Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle dupe ! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah !

SCÈNE VIII.

Dorante, Covielle.

COVIELLE.

JE vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah ! Covielle, qui t'auroit reconnu ? Comme te voilà ajusté !

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah, ah !

DORANTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment !

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagême dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagême ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

Le Muphti, Dervis, Turcs assistans du Muphti, chantans & dansans.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

SIX Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instrumens. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs, chantans, passent par dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, se mettent dessus à genoux. Le Muphti & les Dervis restent debout au milieu d'eux. Et, pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions & de grimaces sans proférer une seule parole ; les Turcs assistans se prosternent jusqu'à terre, en chantant, alli, *lèvent les bras au ciel, en chantant,* alla ; *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous, en chantant,* alla ekber ; *& deux Dervis vont chercher Monsieur Jourdain.*

SCÈNE X.

Le Muphti, Dervis, Turcs chantans & dansans, M. Jourdain, vêtu à la Turque, la tête rasée, sans turban & sans sabre.

LE MUPHTI *(à M. Jourdain.)*

Se ti sabir,
Ti respondir ;
Se non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star muphti,
Ti qui star ti
Non intendir ;
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain*).

SCÈNE XI.

Le Muphti, Dervis, Turcs chantans & dansans.

LE MUPHTI.

DICE, Turqué, qui star quista.
Anabatista, Anabatista ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Hussita ? Morista ? Fronista ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Moffita ? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara ! Como chamara ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI (*sautant*).

Giourdina ? Giourdina ! Giourdina ! ! !

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina
Mi prégar, sera é matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina ;
Dar turbanta, è dar scarrina,
Con galéra, è brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahaméta, per Giourdina,

Mi prégar sera è matina.
(*Aux Turcs.*)
Star bon Turca Giourdina ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI (*chantant & dansant.*)

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCÈNE XII.

Turcs chantans & dansans.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

SCÈNE XIII.

Le Muphti, Dervis, M. Jourdain, Turcs chantans & dansans.

Le Muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs ; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amènent M. Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation ; après quoi, en levant les bras au ciel, le Muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistans, s'inclinant & se relevant alternativement, chantent aussi hou, hou, hou.

M. JOURDAIN *(après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.)*

OUF.

LE MUPHTI (*à M. Jourdain.*)

Ti ton star furba ?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta ?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI *(aux Turcs.)*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba ?
No, no, no.
Non star forfanta ?
No, no, no.
Donar turbanta.

Les Turcs, dansans, mettent le turban sur la tête de M. Jourdain.

LE MUPHTI (*donnant le sabre à M. Jourdain.*)
Ti star nobile, non star fabbola
Pigliar schiabbola.

LES TURCS (*mettant le sabre à la main.*)
Ti star nobile, non star fabbola
Pigliar schiabbola.

Les Turcs, dansans, donnent plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI.
Dara, dara.
Bastonnara.

LES TURCS.
Dara, dara.
Bastonnara.

Les Turcs, dansans, donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.
Non tener honta.
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.
Non tener honta
Questa star l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troisième invocation. Les Dervis le soutiennent par dessous les bras avec respect ; après quoi, les Turcs, chantans & dansans, au son de plusieurs instrumens, se retirent avec le Muphti.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. Jourdain, M. Jourdain.

MAD. JOURDAIN.

AH! mon Dieu, miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que tout cela? Quelle figure! Est-ce un momon que vous allez porter, & est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, & qu'est-ce que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi*.

MAD. JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MAD. JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

MAD. JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

MAD. JOURDAIN.

Balladin ? Etes-vous en âge de danser des ballets.

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis Paladin, c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MAD. JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

MAD. JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'est-à-dire, Jourdain.

MAD. JOURDAIN.

Hé bien, quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Giourdina.

MAD. JOURDAIN.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

MAD. JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela ?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

MAD. JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURDAIN.

Dara, dara, bastonnara.

MAD. JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MAD. JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que tout cela ?

M. JOURDAIN *(chantant & dansant.)*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(Il tombe par terre.)

MAD. JOURDAIN.

Hélas ! mon Dieu, mon mari est devenu fou !

M. JOURDAIN (*se relevant & s'en allant.*)

Paix, insolente. Portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

MAD. JOURDAIN *(seule.)*

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. (*Appercevant Dorimène & Dorante.*) Ah, ah ! voici justement le reste de notre écu ! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCÈNE

SCÈNE II.

Dorante, Dorimène.

DORANTE.

OUI, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; & je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, & qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE.

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre ; & il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, & ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; & pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret ; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMÈNE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; &, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur ; & vous en userez de la façon qu'il vous plaîra.

DORIMÈNE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

SCÈNE III.

M. Jourdain, Dorimène, Dorante.

DORANTE.

MONSIEUR, nous venons rendre hommage, Madame & moi, à votre nouvelle dignité, & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN *(après avoir fait les révérences à la Turque.)*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, & la prudence des lions.

DORIMÈNE.

J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; & j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux; & il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous, puisse inspirer quelques allarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que M. Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent; & qu'il sait, dans sa grandeur, connoître encore ses amis.

DORIMÈNE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc son altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient ; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV.

M. Jourdain, Dorimène, Dorante, Cléonte, habillé en Turc.

DORANTE (*à Cléonte.*)

MONSIEUR, nous venons faire la révérence à votre altesse, comme amis de Monsieur votre beau-père ; & l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, & lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Holà, où diantre est-il allé ? (*A Cléonte.*) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore* ; & Madame une *granda Dama, granda Dama.* (*Voyant qu'il ne se fait point entendre, montrant Dorante.*) Monsieur, lui *Mamamouchi*

François ; & Madame, *Mamamouchi* Françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète.

SCÈNE V.

M. Jourdain, Dorimène, Dorante, Cléonte, habillé en Turc, Covielle déguisé.

M. JOURDAIN.

Où allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous. (*Montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que Monsieur & Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'assurer de leurs services. (*A Dorimène, & à Dorante.*) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Cateléqui tubal ourin soter amalouchan.

M. JOURDAIN (*à Dorimène & à Dorante.*) Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

SCÈNE VI.

Lucile, Cléonte, M. Jourdain, Dorimène, Dorante, Covielle.

M. JOURDAIN.

VENEZ, ma fille, approchez-vous ; & venez donner la main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon père ? Comme vous voilà fait ? Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURDAIN.

Non, non ; ce n'est pas une comédie ; c'est une affaire fort sérieuse, & la plus pleine d'honneur pour vous qu'on puisse souhaiter. (*Montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon père ?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, & rendez grâce au ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah ! Que de bruit ! Allons, vous dis-je; ça, votre main.

LUCILE.

Non, mon père, je vous l'ai dit ; il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte, & je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (*Reconnoissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entièrement obéissance ; & c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement dans votre devoir ; & voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE DERNIÈRE.

Mad. Jourdain, Cléonte, M. Jourdain, Lucile, Dorante, Dorimène, Covielle.

MAD. JOURDAIN.

COMMENT donc ? Qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MAD. JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, & vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein ? & que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

MAD. JOURDAIN.

Avec le fils du Grand-Turc !

M. JOURDAIN.

Oui. *(Montrant Covielle.)* Faites-lui faire vos complimens par le truchement que voilà.

MAD. JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement, & je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura pas ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez son altesse Turque pour gendre ?

MAD. JOURDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE.

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejetter.

MAD. JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MAD. JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MAD. JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE.

Sans doute.

MAD. JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte ?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande dame ?

MAD. JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MAD. JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah ! que de bruit !

LUCILE.

Ma mère.

MAD. JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN *(à Mad. Jourdain.)*

Quoi ! Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

MAD. JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE *(à Madame Jourdain.)*

Madame.

MAD. JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELLE.

Un mot.

MAD. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE *(à M. Jourdain.)*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MAD. JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

MAD. JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN *(à Mad. Jourdain.)*

Ecoutez-le.

MAD. JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira...

MAD. JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous feroit-il mal de l'entendre ?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaîra.

MAD. JOURDAIN.

Hé bien, quoi ?

COVIELLE (*bas à Mad. Jourdain.*)

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, & que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand-Turc ?

MAD. JOURDAIN *(bas à Covielle.)*

Ah, ah !

COVIELLE *(bas à Mad. Jourdain.)*

Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

MAD. JOURDAIN *(bas à Covielle.)*

Ah ! comme cela, je me rends.

COVIELLE *(bas à Mad. Jourdain.)*

Ne faites pas semblant de rien.

MAD. JOURDAIN (*haut.*)

Oui. Voilà qui est fait ; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah ! voilà tout le monde raisonnable ! (*à Mad. Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand-Turc.

MAD. JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier Madame & moi.

MAD. JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN (*bas à Dorante.*)

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE (*bas à M. Jourdain.*)

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN (*bas.*)

Bon, bon. (*Haut.*) Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet ; & donnons-en le divertissement à son altesse Turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MAD. JOURDAIN.

Et Nicole ?

M. JOURDAIN.

Je la donne au truchement ; & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. *(A part.)* Si l'on en peut voir un plus fou, j'irai le dire à Rome.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

LE

BIENFAIT ANONYME,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

PAR M. JOSEPH PILHES, de Tarascon.

NOUVELLE ÉDITION.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; & BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-ESTIEU.
MADAME D'HERCOURT, Sœur de M. de Saint-Estieu.
M. ROBERT, PÈRE.
ROBERT, FILS.
MADAME ROBERT.
SOPHIE, Fille de M. Belmon.
M. BELMON, Négociant.
HAMBERG, Négociant.
LEUZON, Fils de M. Hamberg.
JUSTIN, Domestique de Madame d'Hercourt.

La Scène est à Marseille.

LE

BIENFAIT ANONYME,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Cours de Marseille.

SCÈNE PREMIÈRE.

Robert Fils, Sophie.

ROBERT FILS (*tendrement*).

QU'IL m'est doux de vous voir de retour à Marseille, Sophie ! Vous venez enfin ranimer un cœur accablé d'ennuis, qui ne pouvoit supporter plus long-tems votre absence.

SOPHIE.

Tu connois le mien, Robert, tu sais s'il se plaît à soulager tes peines : mais un oncle qui me chérit comme sa fille, qui, seul à la campagne, y

passe sa vie à cultiver des biens que son amitié me destine, ne mérite-t-il pas que je partage, pendant quelques semaines, sa solitude & ses loisirs ?

ROBERT FILS.

Qu'il est passé rapidement, ce tems heureux où je jouissois chaque jour du plaisir de vivre près de toi ! Mon sort est bien changé, depuis que l'esclavage de mon père m'oblige à consacrer au travail toutes mes journées !

SOPHIE.

As-tu reçu de ses nouvelles depuis mon départ ?

ROBERT FILS.

Il n'écrit point. Son silence m'afflige. Nous travaillons toujours vivement pour compléter sa rançon ; une heureuse aventure qui a grossi nos épargnes, abrégera d'autant le terme de ses maux.

SOPHIE (*avec intérêt.*)

Qu'est-ce que cette aventure, mon ami ?

ROBERT FILS.

Apprends un trait de sensibilité bien capable d'exciter la tienne.

SOPHIE.

Voyons, conte-moi cela.

ROBERT FILS.

Triste & rêveur, j'étois un soir dans mon batelet, à l'attente du premier venu. Un inconnu se présente. Il attend.—Puisque le batelier ne vient pas, dit-il, je vais passer dans un autre

bateau.—Monsieur, c'est moi qui conduis le batelet. Voulez-vous sortir du port ?—Non, Monsieur, il est tard. Je veux seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraîcheur de la soirée.....Mais, vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état ?

SOPHIE (*souriant finement.*)

Cet inconnu avoit de bons yeux, mon ami.

ROBERT FILS.

Je ne suis pas en effet marinier, répondis-je, je ne fais ce métier, les jours de fêtes, que pour gagner plus d'argent.—Quoi ! avare, à votre âge ? Cela diminue l'intérêt qu'inspire votre physionomie.—Si vous saviez mes raisons, Monsieur, vous ne me feriez pas l'injustice de me croire un caractère si bas.—J'ai pu vous faire tort, expliquez-vous. Contez-moi vos chagrins. Vous m'avez disposé à y prendre part.

SOPHIE.

Cet homme m'intéresse déjà, sur ce début.

ROBERT FILS.

J'ai le plus tendre père, lui dis-je alors ; il s'appelle Robert. Il étoit courtier dans cette ville. Pour enrichir plus vîte sa famille, il voulut former pour Smyrne une pacotille de tout son bien, & veiller lui-même à l'échange de ses effets. Son vaisseau fut pris par des corsaires, & conduit à Tétuan, où mon père est esclave. Son patron, intendant des jardins du roi, nous demande deux mille écus pour sa rançon. Etant restés sans res-

sources, je voulois aller me charger de ses fers : ma mère rejetta ce projet comme impossible à suivre. Depuis cette époque, nous travaillons nuit & jour pour amasser la somme qu'on exige, elle dans les modes, moi chez un commerçant ; & je me fais marinier les Dimanches, pour mettre tout le tems à profit.

SOPHIE.

Ce récit dut bien changer son opinion à ton égard. Que dit-il ?

ROBERT FILS.

Robert, répéta tout bas l'inconnu, *chez l'intendant des jardins du roi, à Tétuan.* Puis élevant la voix : " votre malheur me touche, me dit-il ; " mais, d'après vos sentimens, j'ose vous présager " un meilleur sort, & je vous le souhaite bien " sincèrement." Il voulut ensuite se livrer seul à ses idées. Quand il fut nuit, j'abordai ; l'inconnu sort du bateau, me donne sa bourse, & part. Je l'ouvre ; j'y compte huit doubles louis, & dix écus en argent. Juge de ma surprise à la vue de cet or ! Je répandis des pleurs d'attendrissement : je courus après cet homme généreux ; mais la nuit favorisoit sa retraite ; il disparut, & mes recherches ont toujours été vaines.

SOPHIE (*avec intérêt.*)

Quoi ! tu n'as pu le retrouver ? Ah ! mon ami, cet inconnu qui fait ainsi le bien dans le silence & dans l'obscurité, ne doit pas être un homme ordinaire !

ROBERT FILS.

Il a ranimé mon courage en augmentant mon

précieux trésor. Le plaisir renaît dans mon ame avec l'espoir du retour plus prochain de mon père; mais, Sophie, une peine secrète en altère la douceur.

SOPHIE.

Explique-toi.

ROBERT FILS.

Ton père, après ton départ, me fit placer chez Monsieur Hambert : je n'y consentis qu'à regret. Tu sais que son fils Leuzon, autrefois mon ami...

SOPHIE.

Fut depuis ton rival.

ROBERT FILS.

Le perfide l'est toujours, & voilà mon tourment. Il aspire à ta main. Il s'est réjoui, sans doute, au fond du cœur, de l'infortune de ma famille. Je n'en ai pas agi de même, lors du malheur de son père.

SOPHIE.

Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

ROBERT FILS.

Il y a deux mois, on lui prit de l'argent.

SOPHIE.

Beaucoup ?

ROBERT FILS.

Oh ! oui... Il ne dît pas la somme.

SOPHIE.

Je le plains bien.

ROBERT FILS.

N'en parle point, il ne veut pas qu'on le sache.

SOPHIE.

Il n'a rien découvert ?

ROBERT FILS.

Je ne crois pas.

SOPHIE.

Ah !

ROBERT FILS.

Ce Leuzon me chagrine, Sophie ; je le vois depuis quelque tems inquiet, agité, sombre ; & ce n'est que ton absence....

SOPHIE.

Que t'importe ?

ROBERT FILS.

Il t'adore.

SOPHIE.

Doutes-tu de ma foi ?

ROBERT FILS.

Non, je n'en doute point ; mais Leuzon aura de la fortune, & ton père—

SOPHIE.

Il ne forcera jamais mon inclination.

ROBERT FILS.

Ton père venoit assez souvent chez nous, on ne le voit plus ; & cette retraite est pour moi d'un bien mauvais présage !

SOPHIE.

Tu le connois, il est franc, bon, négligent sans

dessein; un ménage, des affaires le retiennent; il n'y a rien là qui doive t'allarmer.

ROBERT FILS.

Crois-tu qu'après le retour de mon père, leur ancienne amitié ranimée comble les vœux de leurs enfans ?

SOPHIE.

Je l'espère, & j'attends tout de sa bonté. Laisse-moi le soin de nos intérêts, & n'aggrave pas ta situation présente par le tourment de l'avenir.

ROBERT FILS.

Allons, allons, il faut que je te quitte pour me rendre au travail. Si je m'arrache avec effort au plaisir que me fait ta présence, il m'est doux du moins de penser qu'à chaque prix que je reçois de mon ouvrage, je fais un pas vers le bonheur.

SOPHIE.

Va, mon ami, nous aurons pour nous toute la soirée.

SCÈNE II.

Sophie, Belmon.

BELMON (*à part, en entrant.*)

VOYONS un peu ses dispositions. *(Il s'approche de Sophie.)*

SOPHIE *(suivant de l'œil Robert qui s'en va.)*
Que l'amour est doux à sentir quand il nous sert à charmer l'infortune! *(Elle se tourne, & voyant son père, elle reste un peu interdite.)* Ah! mon père!

BELMON *(il a le ton ironique & railleur.)*
Tu sors de bonne heure aujourd'hui, ce me semble?

SOPHIE.
J'ai quelques visites à faire; je dois rendre mes devoirs à Madame d'Hercourt. J'allois à présent chez Madame Robert.—Vous ne l'avez pas vue, je crois, depuis bien du tems?

BELMON.
C'est vrai; j'y passerai.—*(Avec finesse.)* Que te disoit son fils?

SOPHIE.
Il me parloit de ses soucis, de son travail, de sa famille.

BELMON.
A-t-on des nouvelles du père?

SOPHIE.
Ils n'en reçoivent pas.—Ce commerçant qui vous avoit tant promis de le voir à son arrivée à Tétuan?—

BELMON.
Qui? Volsun? Il ne m'écrit point.

SOPHIE.
C'est bien mal. Monsieur Robert est peut-être malade. Son fils a bien du chagrin de son silence.

BELMON.

Cela t'afflige, toi; n'est-ce pas ?

SOPHIE.

Moi ?—Je l'encourage ; je le console.

BELMON *(du ton de Sophie.)*

Tu le consoles.—La bonté d'ame est dangereuse à ton âge, ma fille ; les malheureux s'attachent aux gens qui les plaignent ; on s'y attache à son tour, & tout cela ne produit que d'inutiles peines.

SOPHIE.

Mais, mon père ?—Vous vous plaisiez autrefois à nous voir ensemble ?

BELMON.

Vous étiez plus jeunes alors ; cela ne tiroit pas à conséquence.

SOPHIE.

Vous disiez que Robert seroit un bon parti ? qu'il feroit un bon ménage ?

BELMON.

Je ne prévoyois pas que son père seroit pris avec tout son bien par des corsaires.

SOPHIE.

Le pauvre Monsieur Robert !—Il étoit bien votre ami !

BELMON.

Son amitié me coûte aussi bien cher ! Je fis la sottise d'entrer dans son projet ; & les fonds qu'on me ravit avec sa pacotille, avoient ruiné mon commerce ; j'ai eu bien de la peine à me relever, & tu sais même que depuis peu, sans de généreux

secours que je n'attendois point, j'étois un homme perdu.—Malheureuse entreprise !

SOPHIE.

Oh ! bien funeste !—Mais, mon père, s'il revenoit ? Sa famille a déjà la meilleure partie de sa rançon—s'il revenoit ?

BELMON.

Eh bien ! s'il revenoit ?

SOPHIE (*un peu déconcertée.*)

Il rétabliroit sa fortune.—Son fils le seconderoit bien.

BELMON (*avec ironie.*)

Ma fille, ma fille, je te trouve l'ame trop compatissante : crois-moi ; l'on doit se garder de prendre trop d'intérêt aux gens dont on ne peut changer la position. Suis mes avis, n'en parlons plus. Va faire tes visites ; je vais à mes affaires.

SOPHIE (*en s'en allant.*)

Ah ! Robert, tu l'avois bien prévu !

SCÈNE III.

BELMON (*seul.*)

S'IL revenoit !—Elle vouloit me pénétrer. Je ne m'explique pas ; un peu d'opposition rend les enfans plus soigneux de nous plaire.—Il reviendra

plutôt que tu ne penses. Mes pertes sont presque réparées ; & je vais fournir à la femme ce qui pourra lui manquer pour la rançon.

SCÈNE IV.

M. De Saint-Estieu, Mad. D'Hercourt, Belmon.

M. DE SAINT-ESTIEU (*à Mad. D'Hercourt, en entrant.*)

JE veux partir demain, ma sœur, il faut que je me rende à Bordeaux. J'ai donné mes ordres à Justin. J'attends des lettres de l'étranger ; s'il n'en vient pas aujourd'hui, vous me les enverrez.

MAD. D'HERCOURT.

On ne peut vous gagner... (*à M. Belmon.*) Bon jour, Monsieur Belmon. Comment va la santé ?

BELMON.

Madame, à merveille.

MAD. D'HERCOURT (*à son frère.*)

Voilà, mon frère, un négociant de cette ville que j'estime infiniment, un honnête homme, un bon citoyen.

BELMON (*saluant.*)

Madame, c'est bien de l'honneur—

MAD. D'HERCOURT.

Et le père d'une très-aimable personne que vous vîtes chez moi quelques jours après votre

arrivée : une jolie brune, bien faite, dont la physionomie intéressante—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Oui, oui, ma sœur, j'en fus enchanté.

BELMON (*avec une joie naïve.*)

De ma fille, Monsieur ?

M. DE SAINT-ESTIEU (*à Belmon.*)

J'en fus ravi : je vous en fais compliment : elle est au mieux, douce, modeste & belle ; la candeur de son ame est peinte sur son visage.

BELMON.

Que vos bontés flattent l'oreille d'un père ! j'éprouve une satisfaction, pardonnez—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Livrez-vous sans gêne à cette émotion. Comme vous, je suis père, & mon cœur a tressailli comme le vôtre au nom de mes enfans.—Quel âge a votre Sophie ?

MAD. D'HERCOURT.

Seize ou dix-sept ans, n'est-ce pas ?

BELMON (*gaiement.*)

A peu près, Madame. Oh ! elle est jeune encore.

M. DE SAINT-ESTIEU.

C'est le bel âge, il faut la marier.

BELMON.

Je l'entens bien de même. Je veux me voir renaître de bonne heure : il me semble déjà presser un petit-fils entre mes bras ; puissé-je vivre assez longtems pour embrasser ma cinquième génération.

MAD. D'HERCOURT.

J'approuve fort ce vœu-là.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il faut donc se hâter de choisir un gendre.

BELMON.

Je l'ai choisi, Monsieur ; les circonstances cependant me jettent dans quelqu'embarras à cet égard. Permettez-moi de saisir l'occasion de prendre votre avis.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Très-volontiers.

BELMON.

J'ai un ami qui a un fils un peu plus âgé que ma fille. Ces enfans se sont pris d'amitié dès le bas âge, & cela dure encore. Le jeune homme est gentil, laborieux, de belle espérance, mais sa position a bien changé de face par la perte de toute sa fortune, & par l'esclavage de son père.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! ah !

MAD. D'HERCOURT.

C'est le mari de ma marchande de modes, Monsieur Robert.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Robert ?

BELMON.

Oui, Monsieur, esclave à Tétuan.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Chez l'intendant des jardins du roi ?

BELMON.

Oui, Monsieur. Comment ! Vous savez cela ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

J'en ai entendu parler.

BELMON.

C'est un bien honnête homme ; il ne méritoit pas son sort.

M. DE SAINT-ESTIEU *(à part.)*

C'est lui que j'ai racheté.

MAD. D'HERCOURT.

Sa femme désolée me conta ce malheur dans le tems.

BELMON.

Ils furent ruinés. Ma fille n'a pourtant pas changé de disposition ; le jeune homme lui tient toujours au cœur. Je ne veux pas gêner son inclination, je veux assurer son établissement, & j'ai martel en tête pour accorder cela.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mais rien n'est plus facile. Vouz avez des fonds, vous, Monsieur, une certaine aisance ?

BELMON.

Je ne suis pas riche ; je travaille, & je tâche de mettre quelque chose à couvert pour Sophie.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Le fils de votre ami vous convient ?

MAD. D'HARCOURT.

Je le connois, il a bien du mérite.

BELMON.

C'est vrai, Madame.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien, lorsque le père sera de retour, il faut unir les jeunes gens. Je vous promets un mariage heureux : la nature les forma l'un pour l'autre.

BELMON.

Et la fortune, Monsieur ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas. Le jeune Robert est laborieux & sage ? Il faut lui accorder Sophie, & former tous trois une société solide & rare qui serve d'exemple aux commerçans. Vous, Monsieur, vous donnerez vos fonds & vos conseils; le jeune homme y mettra sa sagesse & son activité ; votre fille y joindra l'intelligence & la conduite du ménage ; il en résultera la fortune & le bonheur.

BELMON.

C'est un charme de vous entendre. Comme vous arrangez les choses ! J'avois presque pensé cela. Votre idée flatte & confirme la mienne.

SCÈNE V.

M. De Saint-Estieu, Madame D'Hercourt, Belmon, Justin.

MAD. D'HERCOURT.

VOICI Justin.

BELMON.

Pardon, Monsieur ; je vais prendre à la Bourse quelques arrangemens pour hâter le retour de mon ami. *(Justin remet deux lettres à M. de Saint-Estieu, & sort.)*

M. DE SAINT-ESTIEU.

Allez, Monsieur ; je suis bien aise d'avoir fait votre connoissance. *(Il ouvre une des deux lettres, & lit.)*

MAD. D'HARCOURT *(à Belmon.)*

Sophie est-elle de retour ?

BELMON.

Elle revint hier.

MAD. D'HERCOURT.

Je la verrai donc, j'espère ?

BELMON.

Elle doit se présenter aujourd'hui chez vous. Je la crois à présent chez Madame Robert.

MAD. D'HERCOURT.

Ha ! tant mieux. Je vais y passer ; j'y trouverai peut-être Sophie.

SCÈNE

SCÈNE VI.

M. De Saint-Estieu, Madame D'Hercourt.

MAD. D'HERCOURT.

SONT-CE là les lettres que vous attendiez ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Oui ; c'est le prieur de Salor.

MAD. D'HERCOURT.

Que dit notre ami l'ambassadeur ?

M. DE SAINT-ESTIEU *(lui donnant la lettre à lire.)*

Il me fait compliment sur mon dernier ouvrage. (*Madame d'Hercourt lit ; M. de Saint-Estieu examine, à part, le timbre, &c. de l'autre lettre.*) CADIX. Enfin la voici. (*Il l'ouvre.*) Je l'attendois avec impatience. (*Il va au seing.*) Mayn.—C'est cela.

(*Comme il va lire, Madame d'Hercourt l'interrompt, en lui rendant la lettre. M. de Saint-Estieu remet la sienne au pli, puis l'autre, & les met toutes deux dans sa poche.*)

MAD. D'HERCOURT.

Il a le tact juste, notre ami : il pense que votre livre opérera une révolution dans les esprits en France.

M. DE SAINT-ESTIEU.

L'indulgente amitié m'applaudit chez l'étranger, &, dans Paris, des brochures, des feuilles anonymes & périodiques me déchirent. Voilà le sort des lettres.

MAD. D'HERCOURT.

Et vous irez encore vous ensevelir dans vos terres, où vos méditations vous consument? Vous qui savez apprécier l'opinion des hommes, pouvez-vous préférer une estime incertaine & toujours orageuse, à la douceur de vivre pour vos amis ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je ne me suis point enivré, ma sœur, d'une vaine fumée.—Mais il est affreux d'emporter au tombeau le remords d'une existence inutile. *Chacun doit se tenir ferme dans le poste où la nature l'a mis.* Le témoignage intérieur d'avoir rempli sa tâche, est une récompense qui ne peut échapper.

MAD. D'HERCOURT.

Les hommes la font payer bien cher, mon frère, vous ne l'ignorez pas. L'implacable & cruelle envie ne s'attache aux écrits que pour déchirer la personne.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh ! qu'importent à l'homme de bien sa rage & ses manœuvres ? Comme le voyageur, il fixe ses regards vers le terme de sa route, il y marche à grands pas ; & ne suspend point sa course, parce que des insectes le tourmentent ou bourdonnent autour de lui.

MAD. D'HERCOURT.

Mais ils souillent sa gloire.

M. DE SAINT-ESTIEU.

On a beau faire, la vérité perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Assuré de son innocence, & plein de grands objets, le philosophe sème, & la postérité recueille.—Mais, ma sœur, la matinée s'écoule, j'ai des affaires—

MAD. D'HERCOURT.

Un mot à Madame Robert : elle a de l'ouvrage à moi, il n'y a qu'un pas, voulez-vous y venir ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

J'aime mieux vous attendre.

MAD. D'HERCOURT.

Je suis à vous.

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-ESTIEU.

(*Il tire la lettre de sa poche.*)

VOYONS les nouvelles qu'on me donne de mon esclave.

" J'ai fait compter, selon vos ordres, la somme " de 8000 liv. à Tétuan, pour la rançon, le pas- " sage & les habits du sieur Robert : le surplus

" lui a été remis en espèces. Je présume, d'après " la réponse du commerçant à qui je me suis " adressé, que cet esclave doit être rendu à Mar- " seille."

Robert n'est pas arrivé ; j'irai m'informer au port—Il ne tardera pas—Quelle allégresse l'apparition de ce tendre père ne va-t-elle pas répandre dans sa famille ! Cent fois l'image de ce spectacle délicieux a déjà charmé mon ame attendrie—O bienfaisance ! vertu naturelle & paisible ! Toi seule nourris dans le cœur de l'homme une source secrete & pure de bonheur !—J'ai cultivé les lettres & les arts ; j'ai tenu le glaive & la balance ; j'ai parcouru l'Europe ; j'ai fréquenté les savans, observé les peuples, analysé les loix des nations : né sensible, j'ai connu l'amitié, l'amour—la gloire peut-être ; & jamais, non jamais, je n'ai rien senti d'égal au plaisir d'un bienfait.

SCÈNE VIII.

M. De Saint-Estieu, Leuzon.

LEUZON *(à part.)*

LE voici !

M. DE SAINT-ESTIEU *(à part.)*

Quel est ce jeune homme ?

LEUZON.

Je n'ose.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je le vois attaché sur mes pas—

LEUZON.

L'instant est favorable.

M. DE SAINT-ESTIEU.

En voudroit-il à moi ?—

LEUZON.

Allons.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il paroît agité.

LEUZON (*s'approche.*)

Monsieur—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Que voulez-vous, Monsieur ?

LEUZON (*embarrassé.*)

Je suis Leuzon, fils de Monsieur Hamberg, commerçant.—J'aurois dû me présenter chez vous.—Pardonnez à ma timidité.—Je cherchois l'occasion.—J'ai long-tems hésité.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous avez eu tort, rassurez-vous ; de quoi s'agit-il ?

LEUZON.

Malheureux & coupable, je suis tourmenté du besoin de devoiler mon ame, & d'exhaler mes remords.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous, Monsieur ?—(*A part.*) Il a l'air si doux.

LEUZON.

Un secret douloureux pèse sur mon cœur. Il exige une personne intelligente & sûre. Votre célébrité, Monsieur, vos lumières ont enhardi ma démarche craintive, & je ne puis me confier qu'à vous ; j'implore votre médiation—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous m'intéressez ; je suis disposé à vous servir. En quoi puis-je vous être utile ?

LEUZON.

Monsieur, j'ai entre mes mains une somme considérable ; je voudrois la faire remettre à mon père—

M. DE SAINT-ESTIEU.

La chose est très-facile.

LEUZON.

Sans exciter cependant des recherches qui puissent me trahir.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous trahir ! . . . Mais. . . . Comment êtes-vous compromis ?

LEUZON.

Cet argent appartient à mon père.—Il étoit dans son secrétaire ; un soir il crut sans doute l'avoir fermé.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien !

LEUZON.

Moi, dans le sein de la nuit, privé de repos & de sommeil, absorbé par de sombres idées, j'errois

dans la maison ; le hasard me fit appercevoir.— O malheureuse nuit !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Le secrétaire ouvert ?

LEUZON.

Je frémis de crainte ; je tressaillis de plaisir à l'aspect de cet or, & pressé par une circonstance cruelle—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! jeune homme, qu'avez-vous fait ?

LEUZON.

Je me suis avili, dégradé ; mais si votre indignation me repousse, que votre humanité me protège.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Quel motif a pu vous entraîner ainsi ?—

LEUZON.

L'amour a causé mon malheur & mes égaremens.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! Cet amour !—Parlez.—Voyons.

LEUZON.

Un ami trop confiant me fit connoître son amante ; frappé de la beauté de Sophie ; séduit par ses qualités, j'en devins idolâtre. Sous le voile de l'amitié, je lui rendis tous les soins de l'amour. Soins superflus ! Sophie étoit fidelle ; son cœur, dès long-tems prévenu, n'adore que Robert, & je trahis mon ami, sans plaire à sa maîtresse.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Un si mauvais succès eût dû, ce semble, vous dégager.

LEUZON.

J'eusse étouffé peut-être cette fatale flamme, un accident vint la rendre plus vive.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Qu'arriva-t-il ?

LEUZON.

Le père de Robert perdit son bien avec sa liberté ; je redoublai d'ardeur & de soins auprès de Sophie : j'osai me déclarer ; mais je fus vil & traître sans être plus heureux, & mon rival fut aimé davantage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

C'est le plus bel éloge de son amante.

LEUZON.

Je fus jaloux ; je fus irrité : j'espérai mieux du père de l'ingrate, & je cultivai sa bienveillance. J'apprends d'une personne de sa maison attachée à mes intérêts, que des fonds retardés ou douteux & des engagemens pressans le menaçoient d'une faillite prochaine. Ce prompt revers excita mes alarmes. S'il avoit éclaté, mon père n'eût consenti jamais à mes désirs, & je perdois Sophie ; l'idée étoit horrible, j'étois désespéré, ma tête fermentoit.—Je cherchois des moyens.—L'occasion s'offrit ; ma tête se perdit, & vous savez le reste.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Le père de Sophie sait-il que c'est vous qui lui avez procuré ces fonds ?

LEUZON.

Non, Monsieur ; je les fis passer avec adresse, & je les ai retirés par l'entremise d'un ami.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Cet ami a donc votre secret ?

LEUZON.

Non, Monsieur ; je l'engageai seulement à paroître pour quelqu'un qui avoit intérêt à n'être pas connu.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mais ne vous faisant pas connoître, qu'attendiez-vous enfin de ce service ?

LEUZON.

Il est si doux de conserver l'espérance, & d'obliger ce qu'on aime ! Je sauvois la fortune & l'honneur du père de Sophie.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Et vous portiez la douleur & peut-être la mort dans le sein de votre père.

LEUZON.

Je le sentis trop tard !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! jeunesse !

LEUZON.

Que n'ai-je point éprouvé, Monsieur, depuis que la réflexion vint éclairer mon crime ! Comment exprimer mes tourmens, & cette horreur du sentiment funeste qui, dépravant mon ame, me rend perfide, lâche, infâme & fils dénaturé !

M. DE SAINT-ESTIEU.

C'est ainsi, jeune homme, qu'un seul vice introduit dans le cœur, y fait germer par degrés tous les vices, & rend chaque jour plus étroit le perilleux sentier qui le ramène au bien ; mais votre repentir sincère me rassure, & puisque vous avez ces remords, vous n'avez pas besoin de leçons.

LEUZON.

Les vôtres font sur moi l'impression la plus vive. La probité m'est chère ; daignez m'en applanir la route. Tout ce que je vois autour de moi me déchire & m'accable. J'aime Sophie à la fureur, & je n'en suis plus digne : je n'ose lever les yeux sur un ami que j'estime. La tendresse de mon père est un reproche affreux, & la bonté de ses regards m'écrase : je succombe sous le poids de mon propre mépris.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Gardez-vous, mon ami, de céder à cet abattement. Vous êtes né pour triompher du vice, & vous en aurez le courage. Une passion est terrible : une ame neuve & saine peut s'égarer sans doute, mais son instinct plus fort détruit bientôt la tache indigne d'elle, & son premier remords la rend à la vertu.

LEUZON.

Que ce discours me console & me charme ! Je me sens déjà plus calme à côté de vous.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je dois partir demain ; allez chercher vos effets, je vais vous attendre chez moi. Je me charge du reste.

LEUZON.

J'y cours, Monsieur ; ah ! que mon père aura de plaisir ! Il devenoit si triste depuis quelques jours ! vous nous rendez.... ô dieux ! je vois Sophie ; je ne saurois supporter sa présence.

SCÈNE IX.

M. De Saint-Estieu, Madame D'Hercourt, Sophie.

MAD. D'HERCOURT (*à Sophie, en entrant.*)

VOUS êtes trop timide, vous dis-je, il sera charmé de vous voir.—(*A son frère.*) Je vous ai fait attendre, mon frère ? Agréez que pour vous dédommager, je vous présente Sophie.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il m'est doux, Mademoiselle, de vous renouveller le témoignage de l'estime & de l'intérêt que vous m'avez inspirés.

SOPHIE.

Monsieur, ces sentimens m'honorent autant que j'en suis flattée ; une personne de mon état a-t-elle le droit d'y prétendre ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il n'est que deux états pour moi, le vice & la vertu. J'ai lu sur votre physionomie ce que je

dois penser de vous. J'en ai dit aujourd'hui mon sentiment à quelqu'un qui vous touche de près.

MAD. D'HERCOURT.

À Monsieur Belmon.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je suis très-content de lui.

SOPHIE.

C'est le meilleur des pères.

M. DE SAINT-ESTIEU (*en badinant.*)

Un peu perfide ; il a trahi le secret de votre cœur ; n'en soyez pas fâchée, je suis discret.

MAD. D'HERCOURT (*en badinant.*)

Sophie est sans rancune.

M. DE SAINT-ESTIEU.

On dit beaucoup de bien du jeune homme.

SOPHIE.

Il ne m'appartient pas de faire son éloge, mais s'il avoit l'honneur d'être connu de vous—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Votre choix me suffit pour le juger digne de votre attachement, & je présage que vos vœux seront remplis.

SOPHIE.

Ah ! Monsieur, vous ne savez donc pas ses malheurs ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

On m'en a dit assez pour exciter en moi le plus vif intérêt. Je me plais à voir les amans heu-

reux, j'aime à protéger leur cause, & j'ai tout lieu de croire que la fortune ne détruira pas l'ouvrage de l'amour.

SOPHIE.

Quel obstacle n'oppose-t-elle pas au bonheur de Robert ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il ne faut désespérer de rien. Votre père est bon ; il sait mon sentiment ; la jeunesse a de grandes ressources, & la vertu ne reste jamais sans récompense.

MAD. D'HERCOURT.

Adieu, Sophie, vous me trouverez tantôt chez moi, nous parlerons plus à notre aise de tout ce qui vous intéresse.

SCÈNE X.

SOPHIE (*pensive.*)

QUE veut dire Monsieur de Saint-Estieu ? Il semble que mon père—Ce matin, cependant, il m'a paru contraire à nos désirs.—

SCÈNE XI.

Sophie, Belmon.

BELMON (*en entrant.*)

ROBERT est racheté, Volsun me l'annonce, & ma fille me le cache ! Ha ! ha ! elle avoit ses raisons ce matin.

SOPHIE.

Le voilà, tâchons de pénétrer.—

BELMON (*à part.*)

Rendons-lui la pareille.—(*En allant vers Sophie.*) Funeste accident ! Race infernale de corsaires !

SOPHIE.

Qu'est-ce que c'est, mon père ? Qu'avez-vous ?

BELMON.

As-tu vu Madame Robert ?

SOPHIE.

Oui, mon père.

BELMON.

Elle ne t'a rien appris de nouveau ?

SOPHIE.

Non, elle m'a engagée à dîner chez elle.

BELMON.

Tu peux y aller.—Elle n'a donc point reçu de lettre de Tétuan ?

SOPHIE.

Aucune.

BELMON.

Et son fils ne t'a rien confié ?

SOPHIE.

Rien, je vous ai tout dit.

BELMON.

C'est vraiment singulier !

SOPHIE (*avec intérêt.*)

Comment ?

BELMON.

Oh ! rien ; je croyois que Madame Robert t'avoit donné des nouvelles.

SOPHIE.

Vous savez quelque chose.

BELMON.

Moi ? je n'ai vu personne.

SOPHIE.

Monsieur Robert est malade.

BELMON.

Cela seroit fatal dans cette circonstance.

SOPHIE.

Vous avez reçu quelque lettre.

BELMON.

C'est vrai.

SOPHIE.

De Monsieur Robert ?

BELMON.

Non ; de Volsun.

SOPHIE.

Que vous mande-t-il ?

BELMON.

Il m'écrit que Robert n'est plus chez l'intendant des jardins du roi. Ce patron, lassé sans doute d'attendre, l'a cédé pour deux mille écus.

SOPHIE.

O ciel ! à qui ?

BELMON.

Tu n'en sais rien, toi ? Eh bien ! nous n'en savons pas davantage.

SOPHIE.

Cette famille est bien infortunée !

BELMON (*avec un dépit feint.*)

Oui ; c'est bien jouer de malheur ! au moment que la rançon étoit prête, & que j'allois tout arranger pour le retour de mon ami ! Cet intendant, poussé du diable, vient mettre de nouvelles entraves à sa délivrance. Tu vas chez Madame Robert, garde-toi de lui en parler; (*avec ironie*) ni à son fils, entends-tu ? Je te le défends ; j'irai les voir.

(*Sophie sort lentement, d'un air mécontent, s'arrête, se tourne à demi, regarde son père, détourne la tête lorsque son père la regarde, & s'en va.*)

SCÈNE

SCÈNE XII.

BELMON (*seul.*)

QUEL air de vérité ! Je n'ai pas oublié le *s'il revenoit*. On veut me ménager sans doute le plaisir de la surprise ; je veux le leur donner à mon tour. Ils ne savent pas que Robert est au moment d'arriver. J'en ai la première nouvelle. Je vais au port ; je l'attends, je m'empare de lui, je le devance de quelques momens chez sa femme, pour préparer leur entrevue, & je les raille tous à mon aise sur le secret qu'ils m'ont fait de la rançon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente une Chambre mal meublée.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame Robert travaille à quelque ouvrage de mode.

MAD. ROBERT (*seule.*)

MON fils tarde bien à venir!—Ce pauvre garçon s'épuise de travail.

SCÈNE II.

Madame Robert, Robert Fils.

MAD. ROBERT.

HA! te voilà ? Tu te fais bien attendre.

ROBERT FILS.

Il y avoit de l'ouvrage pressé, il a fallu le finir. Je suis un peu fatigué.

MAD. ROBERT.

Repose-toi, mon ami. L'heure du dîner approche. Nous avons compagnie.

ROBERT FILS.

Qui ?

MAD. ROBERT.

Une jolie demoiselle qui vient de la campagne : elle m'a fait visite.

ROBERT FILS (*avec joie.*)

Sophie ?

MAD. ROBERT.

Ton cœur la devine aisément. (*En souriant.*) Tu ne seras pas fâché, je pense ?—

ROBERT FILS.

Ha ! ma mère !

MAD. ROBERT.

Je vais tout disposer.

SCÈNE III.

ROBERT FILS (*seul.*)

ME voilà libre enfin. Ces momens de repos ne seront pas perdus pour mon père, je vais les passer près de Sophie ; je puiserai dans son cœur, dans ses yeux, cette ardeur nouvelle qui fait surmonter le travail & la peine. Quel changement j'éprouve en moi depuis ce matin ! Quelle douceur secrete elle a fait passer dans mon ame !

SCÈNE IV.

Robert Fils, Sophie.

ROBERT FILS *(joyeux.)*

C'EST vous, Sophie ?—*(Sérieux.)* Qu'avez-vous ?

SOPHIE.

Rien, mon ami ; pourquoi cette demande ?—

ROBERT FILS.

Je ne te trouve pas de la même humeur : le plaisir de nous voir t'inspiroit ce matin plus d'enjouement.

SOPHIE.

Le plaisir n'est pas toujours épanoui.—As-tu vu mon père ce matin ?

ROBERT FILS.

Non.

SOPHIE.

Lui, nous a vu—il m'a parlé de toi.

ROBERT FILS.

Qu'a-t-il dit, je t'en prie ? As-tu pénétré ses sentimens ?

SOPHIE.

Il a toujours de toi une opinion avantageuse : il convient de tes bonnes qualités.

ROBERT FILS.

Et cette opinion ? ces qualités ?—qu'en dit-il, Sophie ?

SOPHIE.

Il t'estime beaucoup ; mais—cet esclavage de ton père—son infortune—ta position—

ROBERT FILS.

Eh bien ?

SOPHIE.

Il trouve tout cela bien triste.

ROBERT FILS.

J'entends.—Il ne voit plus en moi qu'un misérable sans bien & sans ressources ; mon malheur l'a changé ; la perte de nos biens l'a détaché de mon père & de moi ; il veut disposer de ta main en faveur d'un autre, & son choix déjà fixé peut-être sur Leuzon, va mettre le comble à mes revers.

SOPHIE.

Non, mon ami ; je fonde ma confiance sur les propos de Monsieur de Saint-Estieu : il m'a dit de toi des choses très-honnêtes.

ROBERT FILS.

De moi ? Il ne me connoît pas ; je ne l'ai jamais vu.

SOPHIE.

Je l'ai vu ce matin avec Madame d'Hercourt ; il venoit d'avoir avec mon père je ne sais quel entretien, dont nous étions l'objet. Monsieur de Saint-Estieu a protégé nos intérêts, & m'a fait entendre que nos vœux seroient un jour remplis.

ROBERT FILS.

Que ton cœur est aisément séduit ! Quelques propos vagues—

SOPHIE.

Il m'a parlé, te dis-je, du ton le plus propre à flatter notre espoir.—Mais ton père—

ROBERT FILS.

Il sortira bientôt d'esclavage, & si mon bonheur ne dépend que de son retour—

SOPHIE.

Il est bien éloigné !

ROBERT FILS.

Non, Sophie ; nos travaux assidus—

SOPHIE.

Hélas ! *(A part.)* S'il savoit;—mais pourquoi l'affliger ?

SCÈNE V.

Robert Fils, Madame Robert, Sophie.

MAD. ROBERT.

ALLONS, mes enfans, venez vous mettre à table. Sophie fera mauvaise chère ; nous la dédommagerons dans un tems plus heureux.

SOPHIE.

On est bien en tout tems, Madame, auprès de ses amis.

ROBERT FILS *(à part.)*

Monsieur Belmon a quelque projet, mon pressentiment n'a pas été trompeur.

MAD. ROBERT.

Tu ne viens pas, mon fils ?

ROBERT FILS *(à part.)*

Elle ne sera pas à moi ! (*Avec dépit.*) Ah, Leuzon !

SOPHIE (*d'un ton mignard.*)

Venez donc, Monsieur Robert.

ROBERT FILS.

Je vous suis, ma chère Sophie.

SCÈNE VI.

Robert Fils, Belmon, Madame Robert, Sophie.

BELMON.

SERVITEUR, Madame Robert ; bon jour, mes enfans.

MAD. ROBERT.

Bon jour, Monsieur Belmon ; il y a long-tems qu'on ne vous a vu.

BELMON.

Vous avez raison ; les affaires entraînent, les jours s'écoulent ; on n'a le tems de rien.—Vous n'attendez personne à dîner, à ce que j'ai vu là-dedans ?

MAD. ROBERT.

Si je croyois qu'un repas frugal eût de quoi vous tenter ?—

BELMON.

Ma foi, non ; c'est une affaire finie.. Je vous dirai même que depuis long-tems je n'avois fait de repas avec autant de plaisir. Ma fille m'a laissé seul ; il m'est survenu un vieux ami que j'attendois avec impatience ; nous nous sommes revus, embrassés avec transport ; nous avons parlé voyages, projets, malheurs ; & nous avons bu sec.

MAD. ROBERT.

C'est fort bien.

SOPHIE.

Votre ami vous a rendu bien joyeux, mon père ! Vous ne l'étiez pas tantôt.

BELMON.

On a comme ça des momens ; l'humeur change suivant les circonstances.

SOPHIE.

Cet ami n'est donc pas si malheureux que d'autres ?

BELMON.

Tout s'arrange avec le tems,—(*A Robert fils.*) Tu ne dis mot, toi ? Il semble que tu boudes ?

ROBERT FILS.

Non.

BELMON.

Es-tu malade ?

ROBERT FILS.

Non.

BELMON.

Pourquoi donc cette humeur sombre, taciturne ?

ROBERT FILS.

Chacun a ses raisons.

BELMON.

Fi ! cela ne sied point à la jeunesse : quand j'étois à ton âge—

ROBERT FILS.

Vous n'aviez pas un père dans les fers.

BELMON.

Eh bien ! il faut le racheter.

ROBERT FILS.

Vous parlez à votre aise, Monsieur, il faut deux mille écus.

BELMON.

Vous ne les avez pas ?

MAD. ROBERT.

Je n'en ai que les deux tiers.

BELMON.

Je compléterai la somme.

MAD. ROBERT.

Ah ! Monsieur, j'accepte l'offre avec plaisir.

BELMON (*d'un ton railleur.*)

Vous n'en avez pas besoin, il est inutile de feindre.

MAD. ROBERT.

Comment ?

BELMON.

Vous avez envoyé la rançon.

MAD. ROBERT.

Moi ?

BELMON.

Vous faites ainsi vos coups à la sourdine, sans prévenir vos amis.

MAD. ROBERT.

Je ne vous entends pas.

BELMON.

Bon, bon, c'est un complot ; vous êtes tous d'accord.

MAD. ROBERT.

Je ne vous entends point, vous dis-je ?

BELMON.

Robert est en chemin.

SOPHIE.

Quoi ! se peut-il ?

ROBERT FILS.

Mon père en chemin ? Hélas !

BELMON.

Je le sais de très-bonne part, vous l'avez racheté ; mon ami me l'a dit, il vient de Tétuan.

MAD. ROBERT (*toujours vivement.*)
Il connoît mon époux ?

BELMON.
Oh ! je vous en réponds.

MAD. ROBERT.
Qu'en dit-il ? Que fait-il ? Je veux voir votre ami.

ROBERT FILS.
J'y vais tout-à-l'heure, ma mère.

BELMON.
Robert se porte bien, il arrive.

MAD. ROBERT.
Cela n'est pas possible !

BELMON.
Ha ! vous ne voulez pas en convenir, gardez donc vos secrets ; je vous apprends que j'en sais plus que vous, il est ici.

SOPHIE.
Que dit-il ?
ROBERT FILS.
Quoi ?
MAD. ROBERT.
Que dites-vous !
} (*Tous à la fois.*)

BELMON (*avec explosion de joie.*)
Oui, mon ami, ton père, votre époux—le voilà.

SCÈNE VII.

Belmon, Robert Fils, Robert Père, Madame Robert, Sophie.

ROBERT PÈRE.

MA femme ! mes enfans !

MAD. ROBERT.

Mon époux !

ROBERT FILS.

Mon père !

SOPHIE.

Monsieur Robert !

(*Tous à la fois, & du même cri de surprise & de joie.*)

(*La mère & le fils se grouppent auprès du père. Sophie d'un côté, Belmon de l'autre, contemplent ce spectacle. Il y a un moment de silence.*)

SOPHIE.

O doux moment !

ROBERT PÈRE (*tendrement.*)

Mon cher fils ! Ma chère femme !

MAD. ROBERT (*tendrement.*)

Robert !

ROBERT FILS.

Ô mon père !

BELMON (*à part, s'essuyant les yeux.*)

On pourroit bien supporter quelque tems d'esclavage à ce prix-là.

ROBERT PÈRE.

Laissez-moi respirer : je succombe à tant d'é-

motions : l'aspect de mon pays, vos embrassemens ont porté dans mon ame une joie !—Je suis au sein de ma famille !—Je vois autour de moi ce que j'ai de plus cher !

ROBERT FILS.

Le ciel enfin plus favorable a terminé vos peines !

ROBERT PÈRE.

Je les ai bien senties, mes amis ; j'en ai bien dévoré l'amertume ; elles auroient moins abattu mon courage, si j'eusse resté seul en butte à l'infortune ; mes jours sont peu de chose, mais l'image de votre situation me faisoit sentir l'adversité dans toute son horreur.

MAD. ROBERT.

Hélas ! nous ne pensions qu'à toi !

ROBERT PÈRE.

Le sort, vous le savez, me fit tomber sous le pouvoir d'un patron avare & dur, qui croyoit être humain, parce que l'âpreté du gain ne lui permettoit pas d'être barbare ; il allégeoit mon travail, & ne vouloit rien diminuer de ma rançon ; sa cruelle pitié ménageoit mes forces, & son avidité déchiroit mon ame : il laissoit flétrir par la douleur les restes d'une vie utile à vos besoins ; le ciel a voulu la conserver pour vous ; il a béni votre amour & vos soins ; un seul instant vient d'effacer mes peines, & mon cœur est livré tout entier au sentiment du bonheur qu'il n'osoit espérer.

MAD. ROBERT.

Eh ! qui s'y seroit attendu ? Je ne puis t'exprimer !—

ROBERT PÈRE.

Ah ! tout ce que vous avez fait pour moi, m'explique assez votre joie ; mais permettez à ma tendresse de vous faire un reproche. Pourquoi porter si loin la prévoyance à mon égard ? Ne suffisoit-il pas de payer mon passage & ma rançon ? Pourquoi ce vêtement si voisin du luxe ? & pourquoi ces douze cents livres qu'on m'a remises à mon départ ?

MAD. ROBERT.

Que veux-tu dire ?

ROBERT PÈRE.

N'étoit-il pas prudent de mettre à l'abri du péril ce fruit précieux de votre travail ? Si j'eusse péri dans le trajet, que seriez-vous devenus ? Accablés du regret de ma perte & privés de ces fonds, vous retombiez dans l'indigence & dans le désespoir.

MAD. ROBERT *(très-surprise.)*

Je ne comprends rien à ce discours, mon ami ; cette rançon, cet habit, ces douze cents livres ; je ne suis pour rien dans tout cela.—Ce n'est pas moi qui t'ai racheté.

ROBERT PÈRE.

Que dis-tu, chère épouse ?

BELMON *(à part.)*

En voici bien d'une autre.

MAD. ROBERT.

Je n'avois pas la somme.

ROBERT PÈRE.

O Providence! Eh! qui m'a donc délivré ?

MAD. ROBERT.

Je n'en sais rien ; je ne t'attendois point ; j'ai cru que quelqu'heureux événement t'avoit rendu la liberté.

ROBERT PÈRE.

Mais....quel est ce mystère ?

MAD. ROBERT.

C'est sans doute ton fils ; il a voulu nous surprendre.

ROBERT PÈRE.

Mon cher fils !

MAD. ROBERT

Il aura trouvé des secours.

ROBERT FILS.

Ce n'est pas moi.

ROBERT PÈRE.

Je brûle de connoître l'objet de ma reconnoissance.

ROBERT FILS.

Ce n'est pas moi, je ne le connois point.

ROBERT PÈRE *(à Belmon.)*

Il n'y a que toi, mon ami, qui puisse expliquer cette énigme.

BELMON.

Tu connois ma franchise.—Les fonds que je perdis avec ta pacotille, ont mis pendant long-tems mon honneur en danger ; & ce n'est qu'aujourd'hui que j'allois t'être utile ; ainsi je n'ai point de part à ton retour.

ROBERT PÈRE.

Que les instans du plaisir sont rapides ! Il y a dans ce secret je ne sais quoi qui me trouble.

SOPHIE.

Tout ceci me confond.

MAD. ROBERT.

C'est incroyable.

ROBERT FILS *(avec une vivacité soudaine, mêlée de joie.)*

Il me vient une idée.—Oui—c'est lui.

ROBERT PÈRE *(vivement.)*

Qui ?

ROBERT FILS.

Vous souvient-il, ma mère, de cet inconnu à qui je racontai nos malheurs dans mon batelet, & qui me donna sa bourse ?

MAD. ROBERT.

Oui.

ROBERT FILS.

Il me fit bien des questions sur l'état de mon père. Je le vis attendri sur mon sort ; & c'est lui qui l'a racheté, n'en doutez pas—

BELMON *(à part.)*

Quel conte !

ROBERT PÈRE *(à sa femme.)*

Qu'est-ce que c'est que cet inconnu ?

SOPHIE.

Voici Monsieur Hambert.

MAD. ROBERT *(à son mari.)*

Je te dirai cela.

SCÈNE

SCÈNE VIII.

Les Précédens, Hamberg.

BELMON.

BON jour, mon ami.

HAMBERG.

Bon jour, Belmon ; je viens de chez toi, je voulois te parler. (*A Monsieur & à Madame Robert.*) Agréez que je vous félicite d'un retour depuis si long-tems désiré.

ROBERT PÈRE.

Je suis très-sensible à votre honnêteté. Nous allons vous laisser libres.

HAMBERG.

Point de dérangement, je vous prie.

BELMON.

Non, non ; le dîner les attend.

MAD. ROBERT (*à son mari.*)

Viens ; que je te conte l'aventure. (*Ils sortent.*)

ROBERT FILS (*bas à Sophie.*)

Viendroit-il lui parler pour son fils ?

BELMON (*à Hamberg.*)

Qu'y a-t-il de nouveau, mon cher ?

SOPHIE (*bas à Robert.*)

Nous le saurons, mon père me dit tout. Allons, mon ami, ne t'inquiète pas. (*Elle sort avec Robert Fils.*)

SCÈNE IX.

Belmon, Hamberg.

HAMBERG (*bas en confidence.*)

JE suis dévoré de chagrin, Belmon. Il y a deux mois qu'un fatal événement m'obligea d'épuiser les ressources que j'avois parmi mes amis, pour acquitter des lettres de change ; quatre cents louis en or venoient de m'être enlevés dans ma maison.

BELMON.

Ciel ! Que me dis-tu là ?

HAMBERG.

Je n'ai point fait de bruit, pour ne pas éveiller le créancier avide, qui cause alors notre ruine, en voulant assurer ses fonds.

BELMON.

C'est très-bien : mais comment est-il arrivé ?—

HAMBERG.

J'étois excédé ce jour-là de travail, je comptois, je serrois de l'argent : ce jeune homme que j'ai pris depuis peu sur ta parole, survint ; il me parla d'affaires ; je fus distrait ; je suivis quelque objet du moment ; il étoit tard ; je sortis pour le reste de la soirée. Le lendemain je m'apperçois que ma caisse est ouverte & mon or disparu.

BELMON.

Et tu l'avois fermée ?

HAMBERG.

Je ne m'en souviens pas.

BELMON.

Point d'effraction ?

HAMBERG.

Non.

BELMON.

Quelqu'un s'introduisit chez toi—

HAMBERG.

C'est sûrement quelqu'un qui connoissoit bien les êtres.

BELMON.

Cet accident me frappe. Robert t'a bien gardé le secret, il ne m'en a pas dit un mot.

HAMBERG.

Toi, qui connois ce jeune homme, Belmon, es-tu bien sûr de lui ?

BELMON.

Très-sûr, il est honnête & sage : tu peux être tranquille à son égard.

HAMBERG.

Je ne pensois pas à lui : c'est le retour inopiné de son père que je t'ai vu embrasser sur le port, qui m'a tout-à-coup fait ombrage.

BELMON.

S'il a pu te venir quelqu'inquiétude, tu dois bannir tout cela. Ce garçon a des mœurs, & j'en réponds.

HAMBERG.

Il est surprenant qu'après la bienveillance que je lui témoignois, il ne m'ait point parlé de la délivrance de son père ?

BELMON.

Il ne la savoit pas.

HAMBERG (*plus surpris par degrés.*)

Quoi ! Sa mère ne lui a point fait part ?—

BELMON.

Sa mère l'ignoroit.

HAMBERG.

Ha! ha ! Robert a donc trouvé là bas des ressources ?

BELMON.

Robert n'est pas plus instruit qu'eux.

HAMBERG.

Mais comment donc ?—

BELMON.

C'est une énigme, mon cher, & nous ignorons tous qui peut l'avoir racheté.

HAMBERG (*pensif.*)

Ce que tu me dis-là me paroît bien singulier.

BELMON.

Très-singulier, vraiment.

HAMBERG.

Et le fils ne sait absolument rien ?

BELMON.

Non ; il croit que c'est quelqu'un qui, un soir, lui donna de l'argent.—

HAMBERG.

Oui, il m'a conté cette aventure. Quelle apparence que cet homme . . . . !

BELMON.

Oh ! C'est une idée.

HAMBERG.

Je fais une réflexion.

BELMON.

Quoi ?

HAMBERG.

Ce jeune homme ne soupiroit qu'après le retour de son père. Je sais qu'il adore ta fille. Sa position a bien pu l'alarmer. L'amour est fougueux à son âge.—Ne connoissant pas l'état de mes affaires, & se proposant d'ailleurs de rembourser cette somme, n'auroit-il pas secrètement envoyé—

BELMON (*brusquement & vivement.*)

Cela ne se peut point ; on ne fait pas pour une bonne action, une action malhonnête, & ma fille ne l'auroit point aimé s'il en avoit été capable.

HAMBERG.

Mon sort est bien cruel ! Il est affreux de manquer à ses engagemens quand on n'a rien à se reprocher.

BELMON.

Je suis touché de ton malheur. Je ne possède pas, dans ce moment, une somme considérable ; mais ce que je puis avoir est bien à ton service.

HAMBERG.

Je ne refuse point, je verrai. Au surplus, je ne perds pas encore l'espoir de découvrir l'auteur. Je cherche des traces. Peut-être—

BELMON.

Il ne faut rien négliger, mon ami, l'objet vaut bien la peine qu'on n'épargne pas ses démarches.

HAMBERG.

Adieu ; je te laisse : tu dois ces momens à l'amitié. Nous nous reverrons.

BELMON.

Je suis ton serviteur.

SCÈNE X.

Belmon, Sophie, Robert Fils.

(*Sophie & Robert Fils entrent pendant ce monologue.*)

BELMON (*pensif.*)

C'EST un cruel accident.... L'histoire de cette rançon..... Je suis sûr du jeune homme..... *(Avec dépit.)* Cet Hamberg.... Quand on a du chagrin, on n'est ni prudent ni juste : un mot lâché circule en confidence, & flétrit sourdement une réputation.... Mais s'il étoit vrai que cet inconnu....

SOPHIE, (*à Robert Fils, à l'écart.*)
Madame d'Hercourt m'attend : Monsieur de Saint-Estieu nous protège ; ils apprendront tous deux avec plaisir le retour de ton père. (*Elle sort.*)

BELMON.
Oui, c'est le seul moyen de convaincre Hamberg, & de mettre mon esprit en repos.

SCÈNE XI.

Belmon, Robert Fils.

BELMON.
EH bien ! mon ami, nous étions bien joyeux tout-à-l'heure, voilà comme tout change. Ton père.... Cette rançon l'occupe, le chagrine.

ROBERT FILS.
L'aventure du batelet l'a rendu plus tranquille.

BELMON.
Et tu crois fermement que cet homme l'a racheté ?

ROBERT FILS.
Oui, j'ose l'assurer.

BELMONT (*souriant avec bonhommie.*)
Tu sais donc quelque chose.... Fais-moi cette confidence, je t'en prie.

ROBERT FILS.

Je vous proteste que je ne sais rien de plus.

BELMON.

Un inconnu ne donne pas son argent sans savoir comment il le place.

ROBERT FILS.

Ah ! vous n'avez pas vu comme moi cette sensibilité, cet intérêt que le malheur excite dans un ame comme la sienne !

BELMON.

Il dut être bien attendri ! ..... Cependant le mystère qui nous agite est plus important que tu ne penses ; & nous n'aurons point de repos qu'il ne soit éclairci.

ROBERT FILS.

Je le désire autant que vous.

BELMON.

C'est qu'il y a des circonstances où les événemens les plus simples peuvent prendre dans le monde un tournure singulière.

ROBERT FILS.

Cela peut être ; mais....

BELMONT.

Tu connois la vieille amitié qui me lie à ta famille, je te suis attaché dès l'enfance ; je t'aime.

ROBERT FILS.

Autrefois.

BELMON.

Et toujours..... Je suis aussi jaloux que toi-même de ton honneur.

ROBERT FILS.

Je le crois.... Mais pourquoi ?...

BELMON.

Ce pauvre Hamberg est venu me confier son infortune.... Tu ne m'en avois rien dit.

ROBERT FILS.

Il avoit exigé le silence.

BELMON.

Il n'a pas retrouvé son argent.—Cet homme a bien du souci.

ROBERT FILS.

J'en suis vraiment affligé.

BELMON.

Ton père est racheté : on ne sait ni par qui, ni comment.

ROBERT FILS.

Je vous l'ai dit.

BELMON.

Cet inconnu !—Mais c'est qu'il faut le connoître.—Cette aventure d'Hamberg—cette délivrance de ton père—à la même époque ;—cela fait naître des idées.—

ROBERT FILS.

Que dites-vous ?

BELMON.

L'esprit d'Hamberg travaille, cet homme est désolé.

ROBERT FILS.

Auroit-il eu l'audace...?

BELMON.

Il n'est pas obligé comme moi de connoître tes mœurs, ton caractère.

ROBERT FILS.

Je vous entends. O dieux !

BELMON.

Je ne dis pas....

ROBERT FILS.

Je vois d'où part la calomnie. Ah ! le traître !

BELMON.

Qui ?

ROBERT FILS.

Leuzon.

BELMON.

Leuzon ?

ROBERT FILS.

Pour réussir plus sûrement à m'enlever Sophie, le lâche veut me ravir l'honneur.—Ah ! je m'en vengerai.—Je me sens une rage—

BELMON.

Je ne t'entends pas.

ROBERT FILS.

Leuzon m'entendra mieux.

BELMON.

Où vas-tu ?

ROBERT FILS.

Je sors.

BELMON.

Écoute.

ROBERT FILS.

Je sais tout.

BELMON.

Écoute-moi, te dis-je ?

ROBERT FILS.

Eh bien !

BELMON.

Tu parles de Leuzon, de Sophie ; explique-moi cela.

ROBERT FILS.

Leuzon est amoureux de votre fille.—

BELMON.

Lui ?

ROBERT FILS.

Il en est éperdu, vous dis-je. Il a su le retour de mon père ; il l'a redouté, sans doute ; & sa basse jalousie a surpris la crédulité de Monsieur Hamberg, qu'il a fait agir auprès de vous pour me noircir dans votre esprit, & pour vous éloigner de m'accorder Sophie.

BELMON.

Ha ! ha !

ROBERT FILS *(avec une fureur concentrée.)*

Il ne me connoît pas, le perfide ; il a beau vous flatter, je vous jure qu'il ne l'aura qu'avec ma vie.

BELMON.

Et tu l'aimes donc bien ?

ROBERT FILS.

Si je l'aime ! Tout ce que la beauté, la vertu réunies peuvent exciter de transports—

BELMON.

Eh bien ! arrangeons-nous, mon ami ; ce Leuzon te tourmente ; & moi, c'est l'inconnu. Je tiens à cette découverte, & je veux, s'il est possible, en venir à bout.

ROBERT FILS.

Vous serez satisfait, je chercherai l'objet de ma reconnoissance, & le tems qui dévoile tout—

BELMON.

Tiens ; je ne fais pas les choses à demi ; je n'ai qu'une parole : l'homme une fois reconnu, je te donne ma fille.

ROBERT FILS.

Sophie !—Monsieur Belmon !—Est-il bien vrai ?—

BELMON.

Je te la donne.

ROBERT FILS *(avec enthousiasme.)*

Mon bonheur est certain, puisque le ciel plus propice a ramené mon père dans ces lieux, mon bienfaiteur est instruit, il n'est pas loin de nous ; on ne fuit pas les cœurs qu'on rend heureux. Ce sauveur d'une famille entière viendra contempler son ouvrage ; & sa présence, objet de tous mes vœux, mettra le comble à ma félicité.

SCÈNE XII.

BELMON.

JE ne demande pas mieux : mais la confiance de ce jeune homme dans cet inconnu m'étonne. —Il y a là quelque chose que je ne conçois pas.

SCÈNE XIII.

Belmon, Robert Père, Madame Robert.

MAD. ROBERT.

OÙ est mon fils ?

BELMON.

Il est sorti, le cœur rempli de zèle pour chercher votre bienfaiteur.

ROBERT PÈRE.

Donner à mon fils une somme, & racheter encore à grands frais un esclave inconnu ! Qu'en penses-tu, Belmon ?

BELMON.

Cela paroît bien fort.

MAD. ROBERT.

Pourquoi non, puisque mon fils l'assure ?

ROBERT PÈRE.

Hé ! Peut-il l'assurer ?

BELMON.

Il persiste du moins avec trop de fermeté pour ne pas être du secret.

ROBERT PÈRE.

Mon esprit inquiet se tourmente en vaines conjectures, & j'ai à cœur d'approfondir la vérité.

BELMON.

Employons les moyens qui nous restent. Toi, tu iras parler au capitaine du vaisseau qui t'a porté ; il pourroit te donner quelques renseignemens. Il faut aussi s'informer adroitement chez les banquiers. Moi, j'interpellerai ma fille, les amans ne se cachent rien, & je sais comment je dois m'y prendre. Vous, tâchez de gagner votre fils. Une nouvelle raison, un intérêt nouveau nous font une nécessité de percer ce mystère.

ROBERT PÈRE.

Qu'est-ce que c'est ?

BELMON.

Viens, mon cher. Puisse une journée que je trouvois si belle, se terminer par une heureuse fin !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sophie, Robert Fils.

SOPHIE.

COMME te voilà fait ?

ROBERT FILS.

Ah ! Sophie !

SOPHIE.

D'où te vient ce désordre, mon ami ? D'où vient cette émotion ?

ROBERT FILS.

J'ai parcouru, comme un insensé, les quartiers les plus fréquentés de la ville, cherchant de tous côtés mon bienfaiteur & mon ennemi. Mon cœur suffit à peine aux sentimens dont il est agité. La douleur, le plaisir, l'amour, la haine, l'espérance, la crainte y règnent tour-à-tour, & le destin bizarre semble réunir à la fois tout ce qui m'accable & tout ce qui m'enchante, pour épuiser ma sensibilité.

SOPHIE.

Que s'est-il donc passé entre mon père & toi, depuis ma sortie ?

ROBERT FILS.

L'abattement où me plongeoient mes peines, égarant ma raison, j'osai le soupçonner de destiner sa fille à des engagemens formés par la cupidité.—Combien je m'abusois ! Qu'avec transport, abjurant mon erreur, j'ai bientôt reconnu les traits dont tu me l'avois peint! Il m'a promis ta main, si je puis retrouver le libérateur de mon père.

SOPHIE.

Tu le découvriras, Robert ; un pressentiment flatteur me l'annonce.

ROBERT FILS.

Et moi, Sophie, je suis atteint de la plus vive crainte. Pardonne à l'excès du malheur & de l'amour. La douce confiance séduit facilement les cœurs favorisés du sort ; mais l'adversité la repousse.

SOPHIE.

Ce généreux inconnu voudroit-il se dérober lui-même à vos désirs ? Son plaisir le plus doux n'est-il pas de voir sa récompense écrite dans vos yeux ?

ROBERT FILS.

Il y va de l'honneur, Sophie. Tu ne sais pas à quel point Leuzon ose pousser l'outrage, il a voulu me perdre dans l'esprit de ton père, en étayant sa noire calomnie sur le malheur d'Hamberg.

SOPHIE.

Quoi ! Leuzon ?—

ROBERT

ROBERT FILS.

Eh ! Quel autre que lui en eût été capable ? Le lâche évite ma rencontre.

SOPHIE.

Je voulois, mon ami, ménager ta délicatesse ; mais puisque tu sais tout, apprends qu'il vient de se passer à ce sujet, entre mon père & moi, une scène qui sera long-tems chère à mon cœur, puisqu'elle m'a prouvé sa tendresse.

ROBERT FILS.

Quelle est-elle ?

SOPHIE.

Monsieur de Saint-Estieu, ni Madame d'Hercourt n'étant pas chez eux, j'ai regagné ma demeure. J'étois avide de connoître, pour nos intérêts, l'effet que le retour de ton père avoit produit sur le mien, & je l'attendois avec une émotion qui me tenoit dans un état pénible. Il est enfin arrivé ; jamais il ne m'avoit paru d'une humeur si sévère &—Ciel ! les voici tous deux.

ROBERT FILS.

Qui ?

SOPHIE.

Mon père & le tien ; éloigne-toi. Ta mère veut te voir, tâche de la joindre, elle doit être au port. Je m'y rendrai. Je vais retourner chez Madame d'Hercourt ; Monsieur de Saint-Estieu part demain.

SCÈNE II.

Belmon, Robert Père.

ROBERT PÈRE.

LE capitaine ne sait rien, j'en suis pénétré de douleur. Après ce que tu m'as raconté d'Hamberg, il faut que l'auteur d'une action si noire, ou celui de ma délivrance, découverts, rendent à mon fils toute son innocence.

BELMON.

Je le sens comme toi.

ROBERT PÈRE.

Mon fils est vertueux, & je ne crains rien de lui qui l'avilisse. Le désir de me voir, de terminer mes peines, de s'unir à Sophie, auroient bien pu le porter à des engagemens—

BELMON.

Est-ce qu'il auroit trouvé du crédit ?

ROBERT PÈRE.

Sa probité connue aura suffi peut-être à ces ames atroces qui fondent des profits infâmes sur le malheur des gens de bien.

BELMON *(d'un air content.)*

Je crois, mon cher, qu'il ne s'est point mêlé de ta rançon ; il n'en auroit point fait un secret

à ma fille, & Sophie n'est pas capable de me tromper.

ROBERT PÈRE.

Eh bien ! mon ami, cet entretien ? comment s'est-il passé ?

BELMON *(gaiement.)*

Oh ! je m'en suis tiré à merveille. En entrant je me suis composé de mon mieux : la contenance grave, l'œil sévère & sombre, l'air rébarbatif, & j'ai fait quelques tours dans la chambre, sans dire mot.

ROBERT PÈRE *(en souriant.)*

Bien.

BELMON.

Elle, tapie dans un coin, faisoit semblant d'être fort attentive à quelque ouvrage de broderie ; mais par intervalles je l'ai surprise qui me regardoit furtivement, pour observer ma contenance ; & pressée du désir de me faire parler, elle m'a dit d'un ton doux & timide : *Est-ce que vous vous sentez indisposé, mon père?* Oui, j'ai le cœur blessé. Je croyois avoir la confiance & l'amitié de ma fille, & je ne les ai plus. Je la blessois elle-même au vif ; son cœur se gonfle, son visage s'anime, ses yeux se chargent.

ROBERT PÈRE *(en souriant.)*

La pauvre enfant !

BELMON (*imitant Sophie.*)

Pouvez-vous, mon père, m'adresser cet injuste reproche?—L'amour t'égare, ma fille, & ton père a déjà moins d'empire sur toi que ton amant.

Tu m'as caché le retour de mon ami.—*Je ne le savois pas.*—Et le *s'il revenoit* de ce matin, n'est-il pas une preuve sans réplique ? Elle m'a juré que ces mots n'étoient sortis de sa bouche que d'après la générosité de l'inconnu & les épargnes de ta maison.

ROBERT PÈRE.

Ta Sophie est charmante, Belmon ; & je la crois sincère.

BELMON.

J'ai voulu feindre alors pour me convaincre mieux, en l'excitant davantage ; & ramenant l'aventure d'Hamberg, j'ai témoigné beaucoup d'inquiétude. Enfin, puisque tu ne sais rien, ai-je dit, ma fille, je te plains d'avoir donné ton affection à quelqu'un dont tu n'as pas les secrets ; il y a dans cette affaire une obscurité qui m'offense : j'avois des vues sur ce jeune homme ; mais j'ai changé d'avis : je vois qu'il ne te convient pas, & je sais d'ailleurs un parti plus sortable.— A ces mots, mon ami, plus de timidité, plus de crainte ; elle a fait éclater avec force ces sentimens secrets ; & son cœur, encore surchargé de sa peine, s'est soulagé tout-à-coup ; elle est tombée à mes pieds, les yeux noyés de larmes & me tendant les bras ; attestant sa tendresse pour son père, & l'innocence & les vertus de ton fils. Ces mouvemens, cet air, ce ton, ses yeux, cette attitude, tout m'a tourné la tête, mon rôle s'est évanoui ; j'ai relevé ma fille ; & la pressant contre mon sein, nous avons confondu nos ames & nos pleurs.

ROBERT PÈRE.

Ah ! qu'en de tels momens on sent bien le plaisir d'être père !

BELMON.

Nous ne sommes pas plus instruits sur le fond de la chose, mais—j'apperçois—Quelle heureuse rencontre !

ROBERT PÈRE.

Qui ?

BELMON.

Un homme de poids, un homme sûr, Monsieur de Saint-Estieu.

ROBERT PÈRE.

Le frère de Madame d'Hercourt ? Ce célèbre ?...

BELMON.

Lui-même. Il faut le consulter.

ROBERT PÈRE.

Ah ! dieux ! Que je serois charmé !——Comment oser ?...

BELMON.

C'est son plaisir à lui d'être utile. Je l'ai vu ce matin ; il m'a parlé avec bonté de nos enfans : il veut que je donne ma fille à ton fils, & que je lui cède mes fonds : c'est une bonne tête pour les conseils.

SCÈNE III.

M. De Saint-Estieu, Robert Père, Belmon.

M. DE SAINT-ESTIEU (*en entrant.*)

TÂCHONS de parler à quelque capitaine du Levant.—Ha ! je vous retrouve, Monsieur Belmon.

BELMON.

Monsieur, l'ami dont je vous ai parlé ce matin, l'esclave de Tétuan,—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien !

BELMON.

Est de retour.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Quoi ! Robert ?

BELMON.

Le voilà.

M. DE SAINT-ESTIEU (*il va vers Robert Père avec empressement.*)

O père infortuné ! Vos malheurs ont pénétré mon ame, & je sens le plus doux plaisir à vous voir. Vous avez bien souffert ?

ROBERT PÈRE.

Monsieur, si je n'avois eu d'autres peines que la dépendance, les fers, le travail, c'eût été peu

de chose. Une vie pénible ne m'auroit pas effrayé, j'en avois l'habitude ; mais la privation de ma famille, ce désir, ce besoin de l'épanchement, ont fait le vrai tourment de mon esclavage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il a dû vous être bien doux de revoir ces objets de votre tendresse.

ROBERT PÈRE.

Il est vrai que dans les premiers momens j'ai senti plus qu'on ne peut exprimer ; mais ce jour si beau ne s'écoule pas sans nuage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Comment ?

BELMON.

Robert est arrivé, croyant ne devoir sa rançon qu'aux travaux de sa famille ; on en vient aux éclaircissemens, & ce n'est plus cela. Nous sommes confondus. Le fils s'est rappellé je ne sais quelle histoire d'un batelet, d'une bourse ; il prétend qu'un inconnu a racheté son père, & je crois même qu'il le cherche.

M. DE SAINT-ESTIEU (*à lui-même.*)

Ha ! ha !

BELMON.

Mais, par une fatalité cruelle en cette conjoncture, une très-forte somme enlevée au commerçant chez qui je l'avois fait placer, lui laisse sur sa fidélité quelqu'impression funeste, qu'a produit le retour de son père & leur situation ; ainsi notre plus vive peine naît de nos plaisirs mêmes,

& nous cherchons en vain le moyen de sortir de nos perplexités.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Cela n'est pas bien difficile.

BELMON *(à part.)*

Vivent les gens d'esprit !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Comment se nomme le commerçant ?

BELMON.

Hamberg.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien ! soyez tranquilles : Hamberg en cet instant a recouvré ses fonds.

BELMON.

Quoi, Monsieur !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ils sont entre ses mains, j'en suis sûr. *(A Robert Père.)* Homme trop malheureux, ne répandez plus d'amertume sur des momens destinés à la plus douce joie. Votre rançon paroît être un bienfait certain.

ROBERT PÈRE.

Vous le croyez, Monsieur ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Moi ? Je n'en doute point.

BELMON *(à part.)*

Ma fille avoit raison.

ROBERT PÈRE.

Votre discours m'étonne, Monsieur : si mes amis avoient pu me délivrer, ils ne m'auroient

point laissé languir dans l'esclavage ; & si je suis étranger au bienfaiteur, comment m'a-t-il choisi de préférence à tant d'infortunés qu'il a pu trouver sur ses pas ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mais vous tout comme un autre. Le sort a décidé, je pense. La sensibilité vivement excitée, ainsi que l'arbre agité par les vents, laisse tomber ses fruits : heureux qui les recueille !

BELMON

Une si forte somme ! des soins si prévoyans !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous, époux, pères, amis, citoyens sensibles, vous penseriez assez mal de l'espèce humaine pour douter d'un bienfait ?

ROBERT PÈRE.

Hélas ! Monsieur, dans mon état obscur—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh quoi ! l'active bienfaisance, ce sentiment émané des cieux pour consoler la terre, n'y chercheroit que de grands noms & des revers fameux ? Tous les mortels sont égaux à ses yeux, & partout elle porte à l'humanité plaintive une existence plus douce, & l'oubli du malheur.

ROBERT PÈRE.

Vous m'avez consolé. Je sens que le plaisir renaît dans mon ame, & je n'aurois plus rien à désirer, si je pouvois apprendre quel est cet homme généreux.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je ne puis vous le dire ; mais je crois que la

Providence dispose à son gré les événemens, pour ménager un prix à la vertu.

BELMON.

Certes, l'auteur de ce bienfait doit être un mortel d'une espèce bien rare ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Pourquoi cela ?

BELMON.

Monsieur, huit mille livres !—

M. DE SAINT-ESTIEU.

La somme est relative aux facultés du bienfaiteur. (*A Robert.*) Eh ! croyez que vous n'êtes point en reste avec lui. Sans doute que son cœur le dédommage bien de son argent.

ROBERT PÈRE.

Que le vôtre, Monsieur, est bien digne de votre renommée ! Vous parlez des bonnes actions comme un homme qui a coutume de les pratiquer. Mais je ne sens pas moins vivement tout ce que je dois à mon bienfaiteur. Ah ! si je puis le connoître !

BELMON.

Nous le connoîtrons, mon ami ; cet homme a voulu donner aux tiens le plaisir de la surprise, mais dès qu'il te saura de retour, il quittera l'incognito ; n'est-ce pas, Monsieur ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je ne saurois répondre sur ce point. Le mariage de Sophie & la société avec le jeune homme, voilà ce qui nous intéresse.

BELMON.

Tout se fera, Monsieur, comme vous me l'avez conseillé. Allons trouver nos enfans ; je sens que j'embrasserai ton fils avec plaisir. Pardonnez à notre indiscrétion.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous ne m'avez privé de rien. Ma promenade est faite, & mon objet est rempli.

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-ESTIEU.

J'AI pensé me trahir. Quel piége dangereux que la reconnoissance ! Comme l'ame est entraînée vers les malheureux qu'on a servis ! Un moment de plus, j'obtenois le prix de mon bienfait, j'en perdois le plaisir.

SCÈNE V.

Monsieur De Saint-Estieu, Sophie, Madame D'Hercourt.

MAD. D'HERCOURT (*à Sophie, en entrant.*)

VOICI mon frère, il faut lui raconter cela.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ce lieu n'est pas sûr.—Le jeune homme cherche—

MAD. D'HERCOURT.

Je vous trouve à propos. Vous serez étonné des événemens singuliers que je viens d'apprendre de Sophie. Monsieur Robert—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je suis instruit, ma sœur ; Monsieur Robert & Monsieur Belmon viennent de quitter ces lieux, & j'ai rendu le calme à leur esprit. Je vous ai présagé ce matin, Mademoiselle, que vos vœux seroient remplis. Ils le seront ce soir, je vous l'assure : j'en ai la parole.

SOPHIE.

Que je suis redevable à vos bontés, Monsieur ! Le jeune Robert n'y sera pas moins sensible. Il sera bien vengé du noir soupçon que le fils de Monsieur Hamberg a formé contre son honneur, pour le faire adopter à mon père.

SCÈNE VI.

Monsieur De Saint-Estieu, Sophie, Leuzon, Madame D'Hercourt.

LEUZON *(accourant.)*

MADEMOISELLE, permettez qu'à vos pieds—

SOPHIE.

Le voilà, Monsieur, il ose se présenter à mes yeux !

LEUZON.

Ah ! daignez m'écouter ; le puissant motif qui m'anime—

SOPHIE.

Éloignez-vous, vous me faire horreur.

LEUZON.

Daignez, belle Sophie, calmer un injuste courroux.

SOPHIE *(à Monsieur de Saint-Estieu.)*

Vous ne connoissez pas, Monsieur, la noirceur de son ame ! le trait qu'il a fait aujourd'hui—

M. DE SAINT-ESTIEU.

Quelque erreur vous abuse, Mademoiselle, Leuzon est innocent.

SOPHIE.

Quoi ! Monsieur ? ..... Mais Robert tout-à-l'heure—

LEUZON.

Je viens de l'embrasser.

SOPHIE.

Robert ?

LÉUZON.

Un mot de ma bouche a dissipé son juste ressentiment. L'odieux soupcon qui l'avoit excité, n'étoit pas mon ouvrage. Il sait que c'est moi qui suis le coupable ; il n'est plus tems de rien dissimuler. Je ne souffrirai pas qu'une ame honnête & vertueuse, qu'un ami que j'honore, soit un seul instant chargé de mon ignominie. Si je fus assez bas pour me souiller d'une mauvaise action, je ne serai du moins pas assez lâche pour garder le silence.

SOPHIE.

Dans quel étonnement !—

LEUZON.

En vous cachant le motif de mon crime, je vous en dois l'aveu. Je le dois à Monsieur Belmon ; je le dois à mon père ; je le ferois à la face de l'univers. Mon ame est soulagée, & jamais la honte ne pourra m'humilier autant que mes remords.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je suis content de ce trait, jeune homme ; & je réponds de vous pour la vie. Mais qu'un secret si délicat demeure à jamais entre nous, Robert, Sophie, ma sœur & moi : nous ne le trahirons pas. Monsieur Hamberg jouit en ce moment des fonds que vous m'avez remis ; & puis-

qu'il a retrouvé le repos, épargnez-vous un indiscret aveu; n'altérez pas sa confiance, & n'allez pas affliger la tendresse d'un père.

MAD. D'HERCOURT.

Je suis de votre avis, mon frère.

SOPHIE (*à Leuzon.*)

Monsieur, vous me voyez confuse de mes torts: comme Robert, je vous ai fait injure—

M. DE SAINT-ESTIEU (*à Sophie.*)

Oui, trop souvent les apparences séduisent ; le fantôme de la prévention trouble le jugement, & l'erreur cruelle s'établit.—C'est ainsi que des juges sévères, n'envisageant dans l'accusé que le coupable, sont quelquefois égarés par de bizarres combinaisons du sort.

SCÈNE VII.

Les Précédens, Robert Fils, Madame Robert.

SOPHIE (*allant vers Robert Fils.*)

AH! mon ami, viens, viens.

M. DE SAINT-ESTIEU (*à demi-voix.*)

Ah! ciel!

ROBERT FILS (*à Sophie.*)

Nous te cherchions.

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Précédens, Robert Père, Belmon.

BELMON (*à Robert Père, en entrant.*)

LES voici.

SOPHIE (*à Monsieur Robert & à son Père qu'elle voit entrer, d'un cri de joie.*)

L'argent est retrouvé ! il est rendu !

ROBERT FILS.

(*Il apperçoit M. de Saint-Estieu, l'envisage, pousse le cri de la plus vive surprise.*)

C'est lui ! (*il vole à ses pieds, & tombe comme évanoui*) mon bienfaiteur !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Qu'est-ce donc, Monsieur, qu'avez-vous ?

ROBERT FILS.

Je vous revois, ô mon dieu tutélaire ! tant de courses perdues ont trompé mon attente—je vous retrouve ; il embrasse enfin vos genoux, ce batelier malheureux, ce Robert qui doit à vos bienfaits le retour de son père.

TOUS À LA FOIS (*cri de surprise.*)

O ciel !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous vous méprenez, mon ami, quelque ressemblance occasionne votre erreur.

ROBERT

ROBERT FILS.

Non, non ; je vous reconnois bien ; votre image est trop chère à mon cœur pour en être effacée : le voilà, mon père, votre libérateur, le voilà ! que l'hommage de nos cœurs puisse toucher son ame, comme l'ont fait nos peines, & qu'il me reconnoisse !

MAD. D'HERCOURT (*avec admiration.*)

Quoi ! mon frère !

ROBERT FILS (*vive surprise.*)

Monsieur de Saint-Estieu, ô mon dieu tutélaire !

M. & MAD. ROBERT (*les bras tendus vers lui.*)

Ah ! Monsieur !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mes amis, laissez-moi.

ROBERT PÈRE *(avec chaleur.)*

Si les transports de la reconnoissance peuvent acquitter des infortunés, voyez les miens & ceux de ma famille ; nous tombons à vos pieds, ma femme, mon fils & moi ; nos larmes de joie vous font sentir peut-être que vous n'avez pas obligé des ingrats, & si le ciel un jour plus propice à mes entreprises—

M. DE SAINT-ESTIEU.

O mes amis ! vous qui m'attendrissez, vous ne voulez pas m'affliger, & vous ne ferez pas à mes semblables l'injure de me croire plus capable qu'eux d'une bonne action.

TOUS À LA FOIS (*cris d'enthousiasme.*) C'est lui !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vivez heureux, & que le doux lien qui va bientôt unir votre fils à Sophie, devienne la source de vos plaisirs, comme il sera, pour vos concitoyens, le modèle de l'amour & de la vertu !

FIN.

LE SCULPTEUR,

OU

LA FEMME COMME IL Y EN A PEU;

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE.

PAR MADAME DE BEAUNOIR.

NOUVELLE ÉDITION.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; & BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ARTIPHILE.
LE DOUX, Sculpteur.
BÉCARRE, Musicien.
L'ABBÉ RÉMIFA.
MADEMOISELLE DES BRISÉES, Danseuse.
DU CISEAU, Sculpteur.
SUSANNE, Épouse de le Doux.
MADAME CAQUET.

La Scène se passe dans un Attelier.

LE SCULPTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Susanne, Madame Caquet.

(Au lever de la toile, Susanne est occupée à peindre.)

MAD. CAQUET.

TENEZ, ma voisine, voilà une lettre que vient de me remettre pour vous le facteur de la petite poste.

SUSANNE (*la mettant dans la poche de son tablier.*)

Bien obligée, Madame Caquet.

MAD. CAQUET.

Que je ne vous gêne pas.

SUSANNE.

Elle n'est pas pour moi.

MAD. CAQUET.

N'est-elle pas pour Monsieur le Doux ?

SUSANNE.

Oui, Madame.

MAD. CAQUET.

Eh bien ! est-ce qu'entre mari & femme, on doit avoir des secrets l'un pour l'autre ?

SUSANNE.

Aussi le Doux n'a-t-il rien de caché pour moi.

MAD. CAQUET.

Et vous n'osez l'ouvrir ?

SUSANNE.

Mon mari ne décachète pas les miennes.

MAD. CAQUET.

Il a raison ; mais, s'il n'a rien de caché pour vous, vous pouvez voir ce qu'on lui écrit : peut-être est-ce une affaire pressée, peut-être exige-t-elle une prompte réponse ?

SUSANNE.

Le Doux est ici ; il va bientôt descendre, & je la lui remettrai.

MAD. CAQUET.

Ah ! ma pauvre voisine, ma pauvre voisine !

SUSANNE.

Que voulez-vous dire, Madame ?

MAD. CAQUET.

Si la plûpart des femmes sont trompées, elles le méritent bien.

SUSANNE.

Cela se peut, Madame.

MAD. CAQUET.

Comme on endort aisément une jeune femme !

SUSANNE.

Voulez-vous bien m'expliquer, Madame Caquet, ce que veulent dire tous ces demi-mots ? est-ce à moi qu'ils s'adressent ?

MAD. CAQUET.

Vous ? bon ! vous avez un mari trop sage.

SUSANNE.

On ne peut être plus heureuse que je le suis.

MAD. CAQUET.

C'est ce que tout le monde dit : cette pauvre petite Madame le Doux, qu'elle doit être contente ! Au bout d'un an & plus de mariage, son époux est toujours aussi empressé, aussi amoureux que le premier jour. Ce n'est pas de ces mauvais sujets qui n'ont pire maison que la leur; qui abandonnent leur femme, leur ménage, & vont s'enfermer toute la journée, & souvent une bonne partie de la nuit, dans une estaminette, pour fumer, boire & jouer. Le Doux est toujours chez lui, toujours à travailler ; il n'a pas de meilleur ami que sa femme. N'est-il pas vrai, ma voisine ?

SUSANNE.

Sans doute.

MAD. CAQUET.

Il voit, à la vérité, dit-on, ce Monsieur Bécarre, ce musicien toujours altéré, qui ne sort d'un cabaret que pour rentrer dans un autre; qu'on rencontre gris, le matin; qu'on ramasse ivre-mort, le soir: mais il ne le voit que pour le faire rougir de ce goût, pour l'en détourner; & s'il se permet quelquefois de boire un coup avec lui, c'est qu'il sait qu'on ne corrige un ivrogne, qu'en feignant de partager son défaut. N'est-il pas vrai, ma voisine?

SUSANNE.

Monsieur Bécarre est son ami depuis long-tems: il peut avoir ce malheureux goût que vous lui reprochez; mais il a le cœur excellent.

MAD. CAQUET.

Il est bien certain qu'il ne ressemble en rien à ce vilain Monsieur du Ciseau, qui est bien le plus méchant homme, l'être le plus envieux qui soit dans la nature. Monsieur le Doux le voit tous les jours, ne le quitte pas; mais c'est certainement pour adoucir son caractère; & puis il vaut mieux vivre en paix avec les méchans, que d'être leur ennemi. N'est-il pas vrai, voisine?

SUSANNE.

Monsieur du Ciseau est lié d'affaires avec mon mari.

MAD. CAQUET.

C'est encore une raison; &, comme disent les hommes, les bonnes affaires ne se font que le verre à la main. Voilà pourquoi, sans doute, Monsieur du Ciseau & votre mari s'enferment ensemble des

des jours entiers dans ce petit jardin du faux-bourg : on doit y traiter bien des affaires, ma voisine : car il s'y boit rudement de vin ; & ces Messieurs y travaillent tant, qu'ils ont toujours en sortant la tête cassée, & ne savent pas même où ils mettent leurs pieds. C'est cependant bien désagréable pour une femme jeune, douce, honnête, jolie, de voir rentrer son mari dans un pareil état.—N'est-il pas vrai, ma voisine ?

SUSANNE.

En voilà assez, Madame. Je vois bien quelle est votre intention ; mais voulez-vous qu'à mon tour je vous ouvre mon cœur ?

MAD. CAQUET.

Très-volontiers. J'espère que vous pensez bien que tout ce que je vous dis, m'est dicté par le tendre intérêt que vous inspirez à tout le monde.

SUSANNE.

J'en suis persuadée, Madame ; je crois même qu'il n'y a point de malignité dans votre conduite ; que si vous cherchez à m'éclairer sur celle de mon mari, c'est uniquement par bonté d'ame, & non, comme on pourroit le penser, pour porter le trouble & la discorde dans mon ménage.

MAD. CAQUET.

Vous me rendez justice ; vous lisez dans le fond de mon cœur.

SUSANNE.

Eh bien ! Madame, supposons pour un instant que mon époux ait tous les défauts que vous lui prêtez : si je les connois, votre confidence est

inutile ; & si je les ignore, elle est cruelle, puisqu'elle détruit une erreur qui me rend heureuse.

MAD. CAQUET.

Ecoutez donc, Madame le Doux : ce que je vous en dis, n'est que par amitié pour vous. Vous êtes jeune encore ; vous ne savez pas combien il est intéressant qu'une femme ait l'œil à son ménage, & veille de près la conduite de son mari : il est de certains goûts qui, arrêtés dans leurs commencemens, ne sont rien ; mais qui, lorsque l'on les laisse croître & s'enraciner, deviennent des habitudes cruelles, se changent bientôt en vices, & finissent par conduire à tout. Je puis vous en parler par expérience ; je sais tout ce que j'ai eu à souffrir, pour avoir été comme vous, trop bonne, trop douce, trop confiante ; j'avois un mari brutal, ivrogne, débauché, dissipateur ; eh bien ! Madame, je l'ai tant querellé, tant battu, qu'il a fini par prendre son parti : il est allé, je crois, aux Antipodes, & depuis vingt ans, Dieu merci ! je n'en ai pas seulement entendu parler ; mais vous n'êtes point dans ce cas-là.

SUSANNE.

Heureusement, Madame ! le Doux fait mon bonheur, & sa conduite est telle qu'elle doit être.

MAD. CAQUET.

Je vous crois, ma voisine. Monsieur le Doux est sage, rangé, toujours amoureux : je vous en fais mon compliment. Mais, si par hasard, (car tout peut arriver), il devenoit jamais ivrogne ; s'il négligeoit son ouvrage pour ses plaisirs ; s'il

abandonnoit sa femme pour ses cotteries, souvenez-vous que je vous ai prévenue de bonne heure d'y mettre ordre ; & si votre maison se trouve ruinée, dites bien : c'est ma faute, & si j'eusse cru Madame Caquet, je ne me trouverois pas dans l'embarras où je suis—entendez-vous, Madame ?

SUSANNE.

Oui, Madame.

MAD. CAQUET.

De tous les goûts, celui du vin est le plus bas ; c'est aussi le plus dangereux. Il le paroît peu dans les commencemens ; mais les suites sont terribles, sont affreuses. Le vin éteint la raison & le talent, abrutit l'homme, & le mène de l'inconduite aux bassesses, des bassesses au vice, du vice au crime. Adieu, ma chère voisine ; je suis charmée de vous savoir heureuse. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

SUSANNE (*seule.*)

HÉLAS ! ses funestes présages ne sont peut-être que trop vrais. Le calme est sur mon front, quand la douleur est dans mon cœur. Mais est-ce à moi à déshonorer mon mari ? Eh ! qui donc prendra soin de sa réputation, si ce n'est son épouse ? (*Elle se remet à peindre.*)

Que sont devenus ces premiers momens, ces momens si doux de notre union ! Mon époux n'etoit alors occupé que de moi, il ne me déroboit que les momens qu'il donnoit à son ouvrage ; il le néglige aujourd'hui, pour se livrer tout entier aux plaisirs de la société. Bécarre le perd, du Ciseau le trahit. Peut-être son cœur se sèche, son génie s'éteint ; il se déplaît dans son attelier ; il se déplaît auprès de moi. Pourquoi donc sa maison lui devient-elle désagréable ? Seroit-ce ma faute ? Cela se peut. Eh bien ! redoublons encore de complaisance & de douceur, & rendons, s'il est possible, son ame à la gloire, & son cœur à l'amour.

SCÈNE III.

Susanne, le Doux.

LE DOUX.

BON jour, Susanne : déjà toute à l'ouvrage !

SUSANNE *(l'embrassant.)*

Oui, mon ami, il faut bien que je répare un peu tes fautes ; quand tu négliges ton travail, il faut que je force le mien, pour maintenir l'équilibre.

LE DOUX.

Tu me grondes, Susanne ?

SUSANNE.

Non, mon ami, non.

LE DOUX.

Pourquoi t'en défendre ? Tu n'as pas tort. Je te parois un paresseux ; mais crois qu'il me faut des raisons puissantes pour te quitter aussi souvent que je le fais.

SUSANNE.

Je croirai tout ce que tu voudras. Est-il possible, cependant, que tu puisses traiter des affaires bien importantes avec ce pauvre Bécarre ?

LE DOUX.

Ne badines pas ; quand il a la tête froide, il est d'un excellent conseil.

SUSANNE.

Le malheur est que sa pauvre tête est bien souvent échauffée.

LE DOUX.

Il est vrai : aussi n'est-ce pas sur lui que je compte.

SUSANNE.

Sur qui donc ?

LE DOUX.

Sur Monsieur du Ciseau.

SUSANNE.

Sur Monsieur du Ciseau !

LE DOUX.

Tu ne l'aimes pas ?

SUSANNE.

Je ne hais aucun des amis de mon mari. Mais mérite-t-il ce titre ?

LE DOUX.

J'en suis sûr, il me le prouve. Il est chargé dans ce moment d'une entreprise superbe qu'il veut bien partager avec moi, & qui peut me donner toute l'aisance que je désire te procurer.

SUSANNE.

Ne suis-je pas heureuse, ne suis-je pas contente, le Doux ? Est-ce donc la fortune qui donne le bonheur ? Je n'ai jamais formé de vœu que pour ta gloire.

LE DOUX.

Eh bien ! sois contente ; en travaillant à ma fortune, j'assure en même tems ma réputation.

SUSANNE.

Je vois bien que tu ne manqueras jamais de bonnes raisons, & tu sais que tu n'en as pas besoin auprès de moi ; mais tout le monde ne me ressemble pas. On crie, on murmure, on s'impatiente. Tiens, voilà une lettre que je viens de recevoir.

LE DOUX.

De quelle part ?

SUSANNE.

Je l'ignore.

LE DOUX (*lit.*)

" Lassé de vos retards continuels, je vous prie, " Monsieur, de ne plus toucher à la statue que " je vous avois commandée : je la confierai à des " mains moins négligentes ; & demain, de grand " matin, je viendrai la faire enlever de chez vous :

" Le Comte D'ARTIPHILE."

SUSANNE.

Voilà ce que je craignois depuis long-tems.

LE DOUX.

C'est ma faute ; j'ai trop abusé de sa patience, j'ai trop abusé de ses bontés.

SUSANNE.

Tu l'as cruellement négligé.

LE DOUX.

J'ai des torts sans nombre vis-à-vis de lui.

SUSANNE.

Il est vrai qu'il nous a comblé de bienfaits.

LE DOUX.

Et je n'oublierai jamais le plus grand de tous !

SUSANNE.

Lequel donc ?

LE DOUX.

C'est à lui que je dois la main de ma Susanne.

SUSANNE.

Mon ami !

LE DOUX.

Sa menace m'afflige & me désespère. J'ose me flatter que ce morceau n'est pas sans mérite ; j'attendois avec impatience l'instant précieux où le ciseau, le burin & le pinceau, réunis dans le même Musée, présenteront à l'œil étonné du connoisseur, les chefs-d'œuvres des arts & les fruits du génie ; & ce morceau, fait pour m'illustrer, n'y sera pas.

SUSANNE.

Il y sera, le Doux ; il y sera. Monsieur d'Ar-

tiphile menace ; mais tu connois la bonté de son cœur ; tu sais qu'il t'aime. S'il te surprend travaillant à sa statue, jamais il n'aura la fermeté cruelle de t'enlever un morceau qui doit faire la réputation d'un artiste, qu'il a ouvertement protégé.

LE DOUX.

Tu as raison, Susanne. Eh ! quel homme seroit assez hardi pour oser porter la main sur ma Minerve ? Je la briserois plutôt.

SUSANNE.

Fais mieux ; achève-la.

LE DOUX.

Oui, je l'acheverai, & l'envie même se taîra devant elle.

SUSANNE.

Bien, mon ami, bien. Voilà cette noble fierté qu'on pardonne au talent.

SCÈNE IV.

Susanne, Le Doux, l'Abbé Remifa.

L'ABBÉ.

BON jour, mon cher Monsieur le Doux, comment vous portez-vous ?

LE DOUX.

Monsieur—

L'ABBÉ.

Vous me prenez pour un revenant, n'est-ce pas ? Il y a un siècle que vous ne m'avez vu ; mais c'est qu'on m'a enlevé. Me voilà enfin rendu à ce cher Paris.

SUSANNE *(lui présentant un siège.)*

Voulez-vous—

L'ABBÉ.

Ah ! je ne vous avois pas vu, Madame ! Il est inutile de vous demander des nouvelles de votre santé ; elle perce à travers vos charmes— & le petit poupon ! toujours l'amour ?

SUSANNE.

Vous êtes trop—

L'ABBÉ.

En verité, je ne puis me lasser d'admirer la prudence de ce cher époux. Voilà ce qui s'appelle marier l'utile & l'agréable ! Trouver dans une femme charmante un modèle parfait, & toujours prêt.—C'est très-bien l'entendre, Monsieur le Doux, & je ne m'étonne plus si tous vos ouvrages sont marqués au coin de la perfection.

LE DOUX.

Vous avez bien—

L'ABBÉ.

A propos, & mon buste ? Où en est-il ?

LE DOUX *découvrant un buste.*

Le voilà.

SUSANNE.

Comment le trouvez-vous ?

L'ABBÉ.

J'en suis assez content.—Je voudrois cependant dans le tout un peu de moëlleux.

LE DOUX.

Ce seroit affoiblir le caractère.

L'ABBÉ.

Mais je n'en veux point, de caractère ; il ne me faut que des grâces. Je vous l'avois tant recommandé.

LE DOUX.

Je croyois—

L'ABBÉ.

Je voudrois aussi plus de passion dans les yeux, plus de volupté dans la bouche ; la tête plus penchée. Tenez, voyez.—*(Il chantonne, avec une expression outrée.)*

Je n'ai point trouvé de cruelles,
Et je n'en trouverai jamais,
Et je n'en trouverai jamais.

Saisissez-bien mon genre.

LE DOUX.

Je le tiens à présent, Monsieur l'Abbé, & si vous voulez seulement m'accorder une heure de séance—

L'ABBÉ.

Très-volontiers ; mais pas pour aujourd'hui.

LE DOUX.

Quand vous voudrez.

L'ABBÉ.

Eh bien ! je tâcherai de vous sacrifier un jour.

LE DOUX.

Je serai à vos ordres tous les matins.

L'ABBÉ.

A merveille—J'ai aussi une idée à vous donner pour la base—Elle est charmante.

LE DOUX.

Je n'en doute pas.

L'ABBÉ.

De deux guirlandes de myrthes & de roses s'entrelaçant, vous formerez une couronne. Vous m'entendez bien ?

LE DOUX.

Je vous entends.

L'ABBÉ.

Dans ces guirlandes, vous jeterez, comme par hasard, quelques feuilles de laurier, qui auront l'air de vouloir percer à travers les roses—

LE DOUX.

Je vous comprends.

L'ABBÉ.

Et, au milieu de la couronne, vous graverez ce quatrain que je me suis amusé à griffonner ce matin, & qui rend très-bien mon genre.

SUSANNE (*quittant son ouvrage.*)

Voulez-vous avoir la complaisance de nous le lire ?

L'ABBÉ.

Très-volontiers. C'est un rien ; mais vous en serez contente. *(Il lit.)*

Je n'irai pas, au temple de mémoire,
Le front ceint du laurier de l'immortalité ;

J'ai connu le bonheur, l'amour, la volupté.
Un instant de plaisir vaut un siècle de gloire.

Eh bien?

LE DOUX.

Délicieux !

SUSANNE.

Je savois bien que Monsieur l'Abbé Rémisa pinçoit délicieusement une guitarre, que la romance lui devoit ses plus doux charmes; mais j'ignorois qu'il joignît à tant de talens, l'art des vers.

L'ABBÉ.

Eh ! qui n'en fait pas aujourd'hui ? Il est vrai que si j'avois voulu m'y livrer davantage, m'en occuper un peu plus sérieusement, j'aurois pu me placer, je crois, entre Horace & Chaulieu ; mais à quoi m'eût servi, pour le bonheur, une étincelle de réputation ? Trop de mérite eût pesé sur la société ; & pour rester à sa portée, j'ai préféré n'être qu'aimable.

SUSANNE (*se remettant à peindre.*)

Et vous avez parfaitement réussi.

L'ABBÉ *(contemplant, avec admiration, le tableau que peint Susanne.)*

On me le persuade—Oh ! oh ! oh ! mais voilà qui est charmant, divin ! quelle vérité ! voilà la majesté de Junon, la fierté de Minerve, & le sourire de Vénus—c'est elle-même : quelle fraîcheur ! quel vif dans les chairs ! ce sont ses formes ! c'est la nature ! Mais pourquoi m'en étonner, quand la déesse elle-même se trouve l'artiste & le modèle ?

SUSANNE.

Galanterie à part, en êtes-vous content ?

L'ABBÉ.

Enchanté !—Ces tems de barbarie sont donc entièrement disparus, où nos idiots de pères prétendoient qu'une femme en savoit assez, quand elle pouvoit distinguer un pourpoint d'avec un haut de chausses, recoudre un rabat, & plisser leurs fraises antiques. Aujourd'hui nous voyons tour-à-tour, dans la main des grâces,

L'aiguille & le compas, la plume & le pinceau.

SUSANNE.

Quelle est cette charmante personne ?

L'ABBÉ.

Eh ! c'est Mademoiselle des Brisées !

SCÈNE V.

Le Doux, Susanne, l'Abbé Rémifa, Mademoiselle des Brisées.

MLLE. DES BRISÉES.

C'EST ce cher Abbé !

L'ABBÉ.

Qui m'eût dit que ces lieux, par les arts habités,
Présenteroient Vénus à mes yeux enchantés ?

MLLE. DES BRISÉES.

Toujours charmant ! Vous êtes un monstre—

L'ABBÉ.

Pourquoi ?

MLLE. DES BRISÉES.

Comment ! il y a trois mois qu'on ne vous a vu ?

L'ABBÉ.

J'ai été enlevé comme un ballon.

MLLE. DES BRISÉES.

Nos coulisses, pendant votre absence, ont été d'un triste, d'une décence—c'est à y périr d'ennui !

L'ABBÉ.

Je compte bien m'y montrer incessamment.—Mais puis-je vous demander ce qui vous amène ici ?

MLLE. DES BRISÉES.

Un projet que, très-certainement, vous approuverez.

L'ABBÉ.

Vous n'en doutez pas.

MLLE. DES BRISÉES.

Monsieur est Monsieur le Doux?

LE DOUX.

À vous obéir, Madame.

MLLE. DES BRISÉES.

On m'a beaucoup vanté vos talens, votre honnêteté, vos mœurs.

L'ABBÉ (*montrant Susanne.*)

Voilà sa caution.

MLLE. DES BRISÉES.

C'est un modèle !

LE DOUX.

C'est ma femme.

MLLE. DES BRISÉES.

Ah ! ah !—Je viens, Monsieur, implorer le secours de votre art.

LE DOUX.

Jamais il ne m'aura été plus précieux, jamais il ne m'aura donné de plus doux momens.

MLLE. DES BRISÉES (*à l'Abbé.*)

Il sait vivre.

L'ABBÉ.

Vous en serez contente.

MLLE. DES BRISÉES (*à l'Abbé.*)

C'est dommage que ça soit marié.

LE DOUX (*bas à l'Abbé, tandis que Mademoiselle des Brisées s'amuse à regarder quelques modèles de sculpture.*)

Monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Eh bien ?

LE DOUX.

Quelle est cette belle nymphe ?

L'ABBÉ.

C'est Mademoiselle des Brisées, la nouvelle danseuse de l'opéra. Tout le monde connoît ça. (*Haut, à Mademoiselle des Brisées.*) Vous allez nous faire un cadeau ?

MLLE. DES BRISÉES.

Oui.—Vous savez combien tous les jours je suis

excédée des demandes indiscrettes de mille adorateurs. Vous connoissez tout le liant de mon caractère ; je voudrois n'en mécontenter aucun, & je n'ai trouvé qu'un seul moyen de satisfaire leurs désirs.

L'ABBÉ.

Et ce moyen, c'est de donner à chacun une copie de l'original ?

MLLE. DES BRISÉES.

Justement : on m'avoit proposé la gravure, mais elle devient si commune—

L'ABBÉ.

Vous avez raison.

MLLE. DES BRISÉES.

Et puis tapisser tous les coins de rues à côté d'un poëte, ou de mon maître de musique ; c'est une idée qui me blesse l'imagination.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas là votre place.

MLLE. DES BRISÉES.

Toute réflexion faite, je préfère le ciseau au burin.

L'ABBÉ.

Très-bien vu. Le marbre seul étoit digne de nous rendre ces traits divins.

MLLE. DES BRISÉES.

Je viens, en conséquence, prier Monsieur le Doux de vouloir bien me faire—

LE DOUX.

En buste, Madame ?

MLLE. DES BRISÉES.

Non, Monsieur ; en pied.

L'ABBÉ.

Charmante !

MLLE. DES BRISÉES.

Ah ! ça, l'Abbé, vous êtes paîtri de goût. Quel costume choisirai-je ?

L'ABBÉ.

Eh ! quel autre convient à la déesse de la danse, que celui de Terpsicore ?

MLLE. DES BRISÉES.

Oh ! non, l'Abbé, non ; il n'y a pas de jour où je ne reçoive à ma toilette des couplets ou des vers innocens, & ce nom m'y est si souvent prodigué, qu'il m'en donne des vapeurs.

L'ABBÉ.

La rose, dans nos parterres, reçoit tour-à-tour les caresses du zéphir & le baiser du papillon ; comme elle, vous voyez les cœurs voler autour de vous. Soyez Flore à nos yeux.

MLLE. DES BRISÉES.

Ne trouvez-vous pas un peu de fadeur dans cette idée ?

L'ABBÉ.

Eh bien ! voulez-vous rendre cette gaîté si mutine, si libertine, qui vous rend divine à la fin d'un souper ? Prenez le costume d'une Bacchante.

MLLE. DES BRISÉES.

D'une Bacchante, l'Abbé !—

L'ABBÉ.

Entendons-nous—non telle qu'on la peint outragée, furieuse, déchirant ce langoureux Orphée; mais vive, folâtre, s'échappant aux caresses du vieux Silène, pour se précipiter dans les bras du jeune Satyre, qui l'emporte en riant dans le plus épais du bois.

MLLE. DES BRISÉES.

Cette image est charmante! mais c'est que je tiens à une idée singulière.

L'ABBÉ.

Quelle est-elle ?

MLLE. DES BRISÉES.

Vous allez peut-être la trouver ridicule ?

L'ABBÉ.

Voyons.

MLLE. DES BRISÉES.

Je préférerois à tout autre habit, celui de vestale.

L'ABBÉ.

Parlez-vous tout de bon ?

MLLE. DES BRISÉES.

Oui—

L'ABBÉ.

C'est d'une folie qui ne rime à rien. La coiffure pourra bien vous aller ; mais cette draperie lourde & massive nous déroberoit trop de charmes, si généralement admirés. Personne ne vous reconnoîtroit, à moins que vous ne vous fissiez faire qu'en buste.

MLLE. DES BRISÉES.

Voleur—

L'ABBÉ.

Voulez-vous nous faire un cadeau bien précieux, & nous forcer à une reconnoissance générale ?

MLLE. DES BRISÉES.

Eh bien !

L'ABBÉ.

Ne nous cachez aucun de vos appas. Vénus, sortant du sein des eaux, n'avoit d'autre parure que celle de ses charmes.

MLLE. DES BRISÉES.

Qu'en pensez-vous, Monsieur le Doux ?

LE DOUX.

Personne, mieux que vous, ne peut en fournir le modèle.

MLLE. DES BRISÉES.

Mais, au moins, de la modestie.

L'ABBÉ.

Que l'imagination devine ce que le désir regrette.

MLLE. DES BRISÉES.

Quand voulez-vous commencer ?

LE DOUX.

Je suis tout à vos ordres.

MLLE. DES BRISÉES.

Eh bien ! demain, si vous voulez, rendez-vous à ma petite maison de la Villette. L'Abbé vous amenera.

L'ABBÉ.

Très-volontiers.

MLLE. DES BRISÉES.

Que devenez-vous aujourd'hui, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

J'ai promis à la petite Julie ; la grosse Présidente m'a fait promettre, & je ne sais à laquelle donner la préférence.

MLLE. DES BRISÉES.

Eh bien ! soyez un homme galant : manquez à toutes deux.

L'ABBÉ.

Mais—

MLLE. DES BRISÉES.

Mais il le faut. Je vais dîner chez mon vieux Commandeur.

L'ABBÉ.

Il est ennuyeux.

MLLE. DES BRISÉES.

Oui ; mais son cuisinier est divin, & sa cave est délicieuse.

L'ABBÉ.

Je vais me faire une querelle.

MLLE. DES BRISÉES.

Ne peut-on vous dédommager ? À demain, Monsieur le Doux.

LE DOUX.

Oui, Mademoiselle.

L'ABBÉ (*à le Doux.*)

Je viendrai vous prendre.

LE DOUX.

Je vous attendrai ; si même vous pouviez venir

de bonne heure, je pourrois vous donner une dernière séance—

L'ABBÉ.

Je ferai mon possible.—Serviteur, Madame le Doux. *(Il sort avec Mademoiselle des Brisées.)*

SCÈNE VI.

Susanne, le Doux.

LE DOUX.

VOILÀ, ma foi, une excellente affaire !

SUSANNE.

Comment cela ?

LE DOUX.

Comment ! Mais songe donc que si chaque amant favorisé me commande seulement un plâtre, jamais moule ne m'aura tant rapporté.

SUSANNE.

D'autant plus que Monsieur l'Abbé a fort bien choisi le costume.

LE DOUX.

Il est vrai.

SUSANNE.

A parler franchement, j'en aimerois tout autant un autre.

LE DOUX.

Comment ! Susanne, serois-tu donc jalouse ?

SUSANNE.

Je t'aime trop pour ne pas l'être un peu ; mais je t'estime assez pour ne le paroître jamais.

LE DOUX.

Tu serois bien injuste, si tu pouvois douter du cœur de ton mari.

SUSANNE.

Je n'en doute pas non plus. N'as-tu pas pris jour pour demain avec Mademoiselle des Brisées ?

LE DOUX.

Oui.

SUSANNE.

Tu aurois bien dû, avant de rien entreprendre de nouveau, achever ta Minerve.

LE DOUX.

L'une ne me fera pas négliger l'autre. Je ferai marcher de front Vénus & la sagesse.

SUSANNE.

Ce n'est pas chose aisée.

LE DOUX.

Plaisanterie à part, je ne pouvois pas la remettre : ces demoiselles sont toujours fort pressées de jouir ; ce sont des oiseaux de passage qu'il faut prendre à la volée ; & puis cet ouvrage doit nécessairement me faire connoître & m'en procurer d'autres.

SUSANNE.

Je n'en doute pas ; je sais même qu'en général c'est assez bien payé. Mais songe cependant que de tels objets ne doivent pas te faire négliger ta réputation : il est bon de travailler un peu pour

le profit; mais ton principal but doit être la gloire.

LE DOUX.

Eh! ma pauvre Susanne, le siècle des talens est passé. Aujourd'hui le génie même est trop heureux de trouver un boudoir, ou un jardin Anglois à décorer. Un artiste qui voudroit marcher à l'immortalité, courroit risque de mourir de faim sur la route, en attendant un amateur.

SUSANNE.

En est-il donc besoin, quand la France elle-même confie au ciseau de ses plus célèbres sculpteurs, les traits des grands hommes qui en ont fait la gloire? Ah! mon ami, si tu pouvois être un jour choisi pour un ouvrage aussi précieux! Songe que tes premiers succès t'ont déjà fait désigner par le public; songe que le protecteur des arts attend sans doute, ton nouvel ouvrage, pour confirmer un choix si glorieux. O mon ami, qu'un époux illustre devient cher à son épouse! Combien alors elle s'enorgueillit de porter un si beau nom!

LE DOUX.

Combien la voix d'une femme adorée est puissante! Tu rallumes dans mon sein toute la flamme, la voix du génie. Oui, ton époux fera bientôt ta gloire & ton bonheur. Oui, je sens que mon nom sera placé près de ceux des plus célèbres artistes.

SUSANNE.

Promets-moi donc de travailler un peu plus assidument.

LE DOUX.

Oui, je te le promets. Je ne veux plus sortir que ma Minerve ne soit achevée.

SUSANNE.

Si Bécarre & du Ciseau viennent te chercher ?

LE DOUX.

Je les refuserai.

SUSANNE.

En auras-tu le courage ?

LE DOUX.

Est-il donc si difficile de rester près de toi ? Ma femme, mon enfant, mon ouvrage, n'en voilà-t-il donc pas assez pour être heureux & s'occuper ?

SUSANNE.

Certainement.

LE DOUX.

Tu es trop bonne aussi, Susanne ; tu es trop douce ; tu ne grondes jamais.

SUSANNE.

Eh ! peut-on gronder ce qu'on aime ?

LE DOUX.

Il faut être un peu méchante. Je suis foible, tu le sais ; je me laisse aller facilement, c'est à toi à me retenir.

SUSANNE.

Tu ne te fâcheras pas ?

LE DOUX.

Non, certainement.

SUSANNE.

Nous allons bientôt voir.—Voilà Bécarre; il en tient déjà.

SCÈNE VII.

Susanne, Bécarre, (déjà un peu gris, mais pas trop,) le Doux.

BÉCARRE.

BON jour, mon ami : votre très-humble serviteur, Madame le Doux. Toujours charmante !

SUSANNE.

Toujours de bonne humeur !

BÉCARRE.

Je n'engendre pas de mélancolie.

SUSANNE.

C'est fort bien fait.

BÉCARRE *(à le Doux.)*

Je viens de chez du Ciseau ; il nous attend.

LE DOUX.

Pourquoi faire ?

BÉCARRE.

Pour déjeûner.

LE DOUX.

Je ne puis y aller. Je suis pressé d'ouvrage, & j'ai promis à ma femme de ne pas sortir aujourd'hui.

BÉCARRE.

Tu seras rentré sur-le champ.

LE DOUX.

Un déjeûner va souvent plus loin qu'on ne pense.

BÉCARRE.

Oh ! non, nous avons ce matin fait vœu de sobriété.

SUSANNE.

Vous avez fort bien commencé à tenir votre vœu.

BÉCARRE.

Je me sentois l'estomac un peu foible, & j'ai bu un petit coup.

SUSANNE.

Qui a monté à la tête.

BÉCARRE.

Ça se dissipera. Un clou chasse l'autre ; pas vrai, le Doux ?

LE DOUX.

Tu as raison.

BÉCARRE.

Du Ciseau a fait cuire ce jambon qu'il a reçu de Bayonne. Il a une odeur—ah !—nous devons l'entamer ; & tu connois son petit vin blanc?—Hein !—ça ne te tente pas ?

SUSANNE.

Eh ! mon cher Monsieur Bécarre, vous êtes l'ami de le Doux, n'est-il pas vrai ?

BÉCARRE.

Pour la vie, Madame.

SUSANNE.

Eh bien ! soyez assez raisonnable pour le laisser travailler tranquillement pendant quelques jours. Il est pour lui de la dernière conséquence d'achever son ouvrage ; sa fortune, sa réputation en dépendent. Ne venez donc pas le détourner. Donnez-lui cette preuve d'amitié : engagez-le vous-même à travailler.

BÉCARRE.

Vous avez raison, Madame le Doux ; vous parlez comme un astre, & je vais vous prouver combien je suis bon ami. Du Ciseau nous attend pour déjeûner ; il a un jambon excellent, du vin—ah !—Eh bien ! Du Ciseau, le jambon, le vin, le déjeûner, je vous sacrifie tout, & je vais rester avec le Doux : c'est-il beau de ma part ?

SUSANNE.

Je vous en aurai une obligation infinie.

BÉCARRE.

C'est à une condition, cependant.

SUSANNE.

Quelle est-elle ?

BÉCARRE.

C'est qu'il y aura un petit coup à boire, & une croûte à casser ; car je suis presqu'à jeun.

SUSANNE *(ouvrant une petite armoire, d'où elle tire une bouteille, deux verres & du pain.)*

C'est trop juste—Tenez, voilà une bouteille de vin, qui vaudra bien celui de Monsieur du Ciseau. Voulez-vous quelque chose encore ?

BÉCARRE.

Une croûte, rien davantage.

SUSANNE.

De la sagesse, sur-tout ?

BÉCARRE.

N'ayez pas peur.

LE DOUX (*à sa femme qui prend le tableau où elle travailloit.*)

Tu sors ?

SUSANNE.

Oui, mon ami. Je vais porter ce tableau, & je reviens tout de suite ; je te retrouverai ?

LE DOUX.

Certainement.

BÉCARRE.

C'est moi qui vous en réponds.

SUSANNE (*souriant.*)

Bonne caution !

BÉCARRE.

Vous verrez, vous verrez.

LE DOUX.

Adieu, Susanne.

SUSANNE.

Adieu, mon bon ami. Sans adieu, Monsieur Bécarre. Vous dînerez avec nous ?

BÉCARRE.

Très-volontiers. J'aime à rester où je suis.

(Susanne, en partant, embrasse son mari.)

SCÈNE VIII.

Le Doux, Bécarre.

BÉCARRE.

SI j'avois, chez moi, un petit bec comme cela, je n'irois pas si souvent dehors siffler la linotte ; tu es trop heureux !

LE DOUX.

Jamais femme n'eut un caractère plus honnête & plus doux.

BÉCARRE.

Buvons à sa santé.

LE DOUX.

Bien volontiers. *(Ils boivent.)*

BÉCARRE.

J'ai vingt fois envié ton sort.

LE DOUX.

Je le crois.

BÉCARRE.

Je donnerois le dernier tonneau de ma cave, pour trouver une femme comme ta Susanne.

LE DOUX.

Ce n'est pas chose aisée !

BÉCARRE.

Je le sais bien. J'aime ta femme, moi ; mais je suis honnête homme, & puis elle est sage.

LE DOUX.

Je le sais.

BÉCARRE.

Encore un coup à sa santé.

LE DOUX.

Tope. (*Ils boivent.*)

BÉCARRE.

Sais-tu bien une chose, le Doux ?

LE DOUX.

Quoi ?

BÉCARRE.

C'est le désœuvrement, la solitude qui rendent la taverne & le jeu nécessaires à un garçon ; il n'est que d'être marié pour le ranger.

LE DOUX.

Certainement.

BÉCARRE.

Un garçon ne tient à rien.

LE DOUX.

Il est vrai.

BÉCARRE.

Pour bien travailler, il faut aimer son chez soi ; & pour l'aimer, il faut y trouver quelqu'un qui nous le rende agréable.

LE DOUX.

Une Susanne.

BÉCARRE.

C'est ça. À ta santé. (*Ils boivent.*)

LE DOUX.

À la tienne.

BÉCARRE.

On peut se livrer un instant à ses plaisirs ; mais il faut aussi songer à sa fortune, à sa réputation, & ce n'est pas au cabaret qu'elles se font.

LE DOUX.

Non, certainement. Je me suis apperçu mille fois que nous commençions par y parler d'affaires, & que nous finissions par y perdre la raison.

BÉCARRE.

On n'a pas dessein de se griser ; mais on boit un coup, on en boit deux ; l'exemple entraîne, la vanité s'en mêle, & l'on finit par ne plus savoir ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait.

LE DOUX.

Le pire encore, c'est qu'on y joue ; on perd son argent ; on se dispute : on rentre chez soi malade, de mauvaise humeur ; le lendemain, la tête est lourde, la main tremblante, & l'on ne fait rien qui vaille.

BÉCARRE.

C'est à la lettre—Buvons un coup.

LE DOUX.

Il n'y a que ce diable de du Ciseau qui ne perd jamais la tête ; il boit mieux que nous.

BÉCARRE.

Tais-toi donc : dis qu'il n'est pas franc comme nous ; c'est un sournois, vois-tu, dont je me défie, & qui n'est pas véritablement ami.

LE DOUX.

Pourquoi mal penser de lui ?

BÉCARRE.

J'ai des raisons.

LE DOUX.

Il en faut de fortes pour soupçonner un ami.

BÉCARRE.

Elles sont convaincantes.

LE DOUX.

Puis-je les savoir !

BÉCARRE.

Il trempe toujours son vin, & fait d'un verre deux coups.

LE DOUX.

Effectivement, je crois m'en être apperçu plus d'une fois.

BÉCARRE.

Tiens, mon ami, il faut nous ranger.

LE DOUX.

Je le veux bien.

BÉCARRE.

Travailler.

LE DOUX.

Oui.

BÉCARRE.

Ne boire que de l'eau.

LE DOUX.

On s'en porte mieux.

BÉCARRE.

On fait de bien meilleure besogne.

LE DOUX.

Ce petit jardin nous perd.

BÉCARRE.

BÉCARRE.

Il faut y renoncer; tu as du talent ; j'en ai aussi ; on veut me faire entrer à l'Opéra.

LE DOUX.

Il faut être sobre, ou rester toute sa vie dans les chœurs.

BÉCARRE.

J'aime ma liberté ; & j'ai, Dieu merci, de quoi vivre sans rien faire.

LE DOUX.

Un peu d'occupation est nécessaire à l'homme.

BÉCARRE.

Et la célébrité !

LE DOUX.

Jamais ivrogne n'en acquiert.

BÉCARRE.

Tiens, le Doux ; vois le serment que je fais : je veux que ce verre de vin soit le dernier que je boive, si je me grise davantage ! Jure avec moi.

LE DOUX.

Volontiers.

BÉCARRE.

Notre bouteille est vuide.

LE DOUX.

J'ai la clef de la cave.

BÉCARRE.

Bravo ! est-ce que nous ne sommes pas mieux ici qu'au cabaret ?

LE DOUX.

Certainement.

BÉCARRE.

Bien plus honnêtement ?

LE DOUX.

Bien plus agréablement.

BÉCARRE.

On boit modérément—

LE DOUX.

Pour le plaisir. On ne se grise pas.

BÉCARRE.

Descends-tu à la cave ?

LE DOUX.

Bien pensé !

SCÈNE IX.

Du Ciseau, le Doux, Bécarre.

DU CISEAU.

EST-ce que vous vous moquez de moi, tous les deux, de me faire attendre si long-tems ?

LE DOUX.

Serviteur, Monsieur du Ciseau ?

DU CISEAU.

Bécarre ne t'a donc pas dit ?

BÉCARRE.

Si-fait ; mais il n'a pas voulu venir.

LE DOUX.

J'ai de l'ouvrage extraordinairement pressé.

BÉCARRE.

Et nous avons promis à Madame le Doux de ne pas sortir d'aujourd'hui.

DU CISEAU.

Vous avez promis à Madame le Doux ?

LE DOUX.

Oui, mon ami.

BÉCARRE.

Elle nous a mis à la réforme.

DU CISEAU.

Je vous en fais mon compliment. Te voilà donc à la lisière ; tu n'auras de volonté, tu ne prendras de plaisir, qu'autant que Madame voudra bien t'en accorder la permission. N'as-tu pas de honte de te laisser ainsi mener par ta femme ?

LE DOUX.

Ma femme ne me mène pas. Elle est mon amie.

BÉCARRE.

Et c'est la femme la plus honnête, la plus douce—

DU CISEAU.

En ce cas, mon cher le Doux, tu fais fort bien de lui obéir ponctuellement. Cela te fera un honneur infini ; & très-certainement les fidelles du petit jardin viendront t'en complimenter.

Il y a justement, ce matin, une assemblée de tous ces bons enfans. Nous avons un nouveau récipiendaire, qui doit, dit-on, faire les choses en grand. Tu le connois, c'est Dupré.

LE DOUX.

Le sculpteur ?

DU CISEAU.

Lui-même ; garçon de mérite, qui désire fort se lier avec moi. On s'est bien promis de rire, & de faire sauter maint bouchon de vin de Champagne.

BÉCARRE.

Diable ! tu ne m'avois pas dit cela—

LE DOUX (*à part.*)

Ce Dupré m'inquiète.

DU CISEAU.

Je voulois vous surprendre agréablement tous les deux. J'avois cru pouvoir répondre de vous ; mais puisque vous êtes dans la réforme, puisque vous avez promis à Madame le Doux de ne pas sortir, je vais donner vos démissions & faire vos excuses.

BÉCARRE (*retenant du Ciseau.*)

Attends donc ; je n'ai point de bonnes raisons à donner, moi, pour me dispenser d'y aller. Le Doux a son ouvrage, mais je suis libre.

LE DOUX.

Et ton serment ?

BÉCARRE.

Je commencerai aussi bien ma réforme demain

qu'aujourd'hui. Il est même décent que je te fasse mes adieux : on doit avoir des procédés dans la société : on ne quitte pas d'honnêtes gens comme une bouteille vuide ; nous allons te laisser, tu travailleras mieux tout seul.

DU CISEAU.

Eh bien ! le Doux ?

LE DOUX.

C'est que j'ai promis à ma femme.

DU CISEAU.

Et tu crains la correction ?

LE DOUX.

Non ; mais c'est qu'on me presse horriblement pour ce morceau qui devroit être fini & livré depuis plus de six mois.

DU CISEAU *(avec un rire moqueur.)*

Et tu vas le finir aujourd'hui ?

LE DOUX.

Je l'avancerai, du moins.

DU CISEAU.

Beaucoup, je crois.

LE DOUX.

On me menace de me l'enlever.

DU CISEAU *(à part.)*

Ma lettre a eu son effet.—*(Haut.)* On te menace de te l'enlever ? Le comte d'Artiphile ?

LE DOUX.

Lui-même.

DU CISEAU.

Il n'oseroit. N'es-tu donc pas accoutumé à ces menaces que fait un amateur toujours pressé de jouir, mais qu'il se garde bien d'exécuter ? Ne sais-tu pas qu'un ouvrage n'a de mérite à ses yeux, qu'autant qu'on le lui fait désirer ?

LE DOUX.

Mais, au moins, faut-il y travailler ?

DU CISEAU.

Comme si le travail d'un jour marquoit sur un ouvrage comme celui-là.

BÉCARRE.

Il a raison.

DU CISEAU.

Je voudrois bien que quelqu'un de ces prétendus connoisseurs s'avisât de me menacer de m'enlever un morceau, ou même de fixer un terme, il l'attendroit dix ans de plus. Ce n'est pas moi qu'il faudroit ainsi commander. La médiocrité est à la tâche, mais le génie a des ailes.

BÉCARRE.

Bien dit !

LE DOUX.

Si j'étois certain que l'on ne poussât pas trop avant—

DU CISEAU.

Tu peux y compter. On a arrêté qu'on n'y dîneroit pas, & qu'à deux heures on se sépareroit.

LE DOUX.

Certainement ?

DU CISEAU.

Très-certainement ; ils ont tous affaire ce soir.

BÉCARRE.

Ta femme ne sera peut-être pas encore rentrée, & elle ignorera même que nous sommes sortis.

LE DOUX.

Au reste, je reviendrai tout de suite.

DU CISEAU.

Tu ne feras que paroître, si tu veux ; cela sera suffisant, &, du moins, tu ne manqueras à personne : tu peux même ne point boire du tout.

LE DOUX.

Oh ! je boirai si modérément—

BÉCARRE.

Nous nous placerons à côté l'un de l'autre à table, & je te maintiendrai.

DU CISEAU.

Ne perdons pas de tems.

LE DOUX.

Laisse-moi prendre, au moins, ma canne & mon chapeau.

DU CISEAU.

Tu n'en as pas besoin, pour une heure ou deux, au plus, que nous y resterons.

LE DOUX.

Tu as raison. Si même ma femme revenoit avant moi, elle se douteroit, au moins, où je suis.

DU CISEAU *(à part.)*

Je le tiens.

(Il sort avec le Doux & Bécarre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUSANNE (*seule, assise auprès d'une table sur laquelle il y a une chandelle allumée. A côté de cette table est une barcelonette, couverte d'une toile, dans laquelle est supposé un enfant qui dort. Une pendule sonne sept heures.*)

SEPT heures !—& le Doux n'est pas encore rentré ; la nuit entière est passée, & le Doux n'est pas revenu. Où est-il ? Si l'incertitude en est cruelle, la certitude en est affreuse ; pourvu du moins qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux ! Je succombe à la peine, & mes yeux se refusent au sommeil.—*(Regardant la barcelonette.)* Dors encore, dors, mon enfant, n'accrois pas mes maux par tes cris ; hélas ! ta pauvre mère a bien assez de sa douleur !

SCÈNE II.

Madame Caquet, Susanne.

MAD. CAQUET.

COMMENT ! c'est vous, ma voisine ?

SUSANNE (*à part.*)

Ah! ciel! c'est Madame Caquet.

MAD. CAQUET.

Je voulois dire un mot à Monsieur le Doux.

SUSANNE.

Il n'est pas—il n'est pas encore levé.

MAD. CAQUET *(faisant semblant de sortir.)*

Je repasserai.

SUSANNE.

Quand vous voudrez—

MAD. CAQUET (*revenant sur ses pas.)*

À propos—Eh! pourquoi donc levée & habillée avant le jour? Où allez-vous donc?

SUSANNE.

Je vais porter de l'ouvrage au fauxbourg Saint-Honoré. *(A part.)* Je ne sais ce que je dis.

MAD. CAQUET.

De l'ouvrage de si bonne heure?

SUSANNE.

C'est à quelqu'un qui part pour la campagne.

MAD. CAQUET.

Allez-vous à pied?

SUSANNE.

Oui, Madame—

MAD. CAQUET.

Tant mieux: j'ai justement affaire dans ce quartier, je vous accompagnerai; nous causerons en chemin, il nous paroîtra moins long; & puis si vous avez quelque chose à porter, je vous aiderai—

SUSANNE.

Vous êtes trop bonne, & je craindrois d'abuser—

MAD. CAQUET.

Non, non, je ne souffrirai pas—

SUSANNE.

C'est si léger.

MAD. CAQUET.

Il n'est pas de fardeau, si léger qu'il soit, qui ne lasse à la fin. Donnez-moi—

SUSANNE.

Je ne compte pas encore partir tout de suite.

MAD. CAQUET.

Eh bien ! je vous attendrai—

SUSANNE.

Mais—

MAD. CAQUET.

Je ne suis pas pressée, & je serai bien aise même de causer un instant avec vous.

SUSANNE (*à part.*)

Faut-il que cette cruelle femme me fasse même craindre le retour de le Doux !

MAD. CAQUET.

Vous n'avez rien à faire ?

SUSANNE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai un ouvrage très-pressé à achever, & je vous demanderai même la permission—

MAD. CAQUET.

De travailler ?

SUSANNE.

Oui, Madame.

MAD. CAQUET.

Je ne vous interromprai pas; & c'est un plaisir pour moi de voir avec quel art vous animez la toile.

SUSANNE.

Vous êtes bien honnête; mais il faut que je sois seule.

MAD. CAQUET.

Pourquoi ?

SUSANNE.

L'ouvrage que je fais—

MAD. CAQUET.

Est un peu libre ? Mais à mon âge—

SUSANNE.

Vous vous trompez, Madame; jamais mon pinceau ne fera rougir la décence, & mes ouvrages sont aussi purs que le fond de mon cœur; mais j'ai promis le secret—

MAD. CAQUET (*soufflant la chandelle; & s'asseyant.*)

Et moi, je ne souffrirai pas que vous perdiez ces beaux yeux, en travaillant à la lumière. Il faut ménager sa vue, nous n'avons rien de plus précieux. Asseyez-vous.

SUSANNE (*à part.*)

Écoutons-là donc : c'est peut-être le seul moyen de m'en débarrasser.

MAD. CAQUET.

Vous souvenez-vous, ma voisine, de notre dernière conversation ?

SUSANNE.

Oui, Madame ; elle m'est encore présente, & je n'en ai point perdu un seul mot.

MAD. CAQUET.

Eh bien ! moi, ma chère voisine, j'ai fait des réflexions depuis ; & tout bien examiné, je venois faire réparation à Monsieur le Doux, des soupçons que je m'étois permis sur sa conduite.

SUSANNE.

Je vous en remercie.

MAD. CAQUET.

C'est un poids pour moi, mais un poids insupportable de mal penser de quelqu'un !

SUSANNE.

Je le crois.

MAD. CAQUET.

D'après ce que vous m'avez dit, j'ai examiné de plus près votre mari, & j'ai reconnu combien ces bruits injurieux qu'on répandoit contre lui, étoient faux & mal fondés.

SUSANNE.

Il est tant de gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, & qui se plaisent à tout envenimer.

MAD. CAQUET.

Ce sont des monstres dans la société ! Eh bien ! ma voisine, croiriez-vous qu'en vous quittant, j'en ai rencontré, de ces gens mal intentionnés, de

ces médisans, de ces mauvaises langues qui ont voulu me soutenir, me prouver même que votre époux étoit un homme sans mœurs, sans conduite ; &, tenez, à l'instant même, je viens, je vous en réponds, de le défendre vigoureusement contre la commère Bertrand, qui soutenoit qu'il n'étoit pas rentré coucher chez lui ; & que tandis que vous passiez la nuit à travailler, à pleurer, il étoit à faire la débauche avec un tas de mauvais sujets, d'ivrognes, qui se rassemblent, pour leurs orgies, dans un petit jardin du fauxbourg, où ces beaux Messieurs, sans s'embarrasser de leurs ménages, sans se soucier de leurs pauvres femmes, fument, boivent & jouent. Je l'ai rembarrée de la bonne manière, & je lui ai bien dit que le Doux n'étoit pas homme à aller dans de pareils endroits.

SUSANNE.

Il faut laisser parler les méchans, Madame, & les mépriser.

MAD. CAQUET.

Non, ma voisine, non ; il faut les confondre : il faut que les honnêtes gens se soutiennent les uns les autres ; voilà comme je suis. C'est au point, ma voisine, que je viens de gager un écu, contre cette Madame Bavardin, qui est bien la plus mauvaise langue du quartier, en présence de Simonne & de la commère Bonbec, qui a même reçu les enjeux ; que le Doux étoit dans ce moment occupé à travailler, & qu'il avoit passé la nuit à côté de vous, & je suis bien certaine d'avoir gagé à coup sûr ; n'est-il pas vrai, Susanne ?

SUSANNE.

Assurément, & s'il n'est pas encore à son atelier, c'est que je l'ai forcé de se reposer aujourd'hui un peu plus qu'à l'ordinaire ; il étoit fatigué—

MAD. CAQUET.

Du grand travail qu'il a fait hier ? Voilà ce qui s'appelle une bonne femme, bien intentionnée ! Il faudroit que votre mari fût un monstre, pour ne pas sentir tout ce que vous valez—

SUSANNE (*à part.*)

Cette femme se plaît à déchirer mon cœur.

MAD. CAQUET *(se levant.)*

Je vais bien punir cette méchante Madame Bavardin, en lui gagnant son écu. J'aurois dû gager plus gros, n'est-il pas vrai, ma voisine ? En vérité, je vous félicite d'avoir un mari si rangé, si parfait !—Eh ! ma voisine, le voilà qui revient en bon état, & bien accompagné.

SCÈNE III.

Le Doux, Bécarre, du Ciseau, Susanne, Madame Caquet.

SUSANNE (*volant à son mari.*)

EH ! mon ami, c'est toi.

LE DOUX *(la repoussant avec brutalité.)*

Laissez-moi.

SUSANNE.

N'es-tu pas incommodé ? N'as-tu besoin de rien ?

LE DOUX.

Non.—Laissez-moi.—Retirez-vous.

SUSANNE.

Ne me reconnois-tu pas, le Doux ? Je suis Susanne, je suis ta femme.

LE DOUX.

Parbleu ! je sais bien qui vous êtes.

SUSANNE.

Voilà comme tu me traites !

LE DOUX.

Ne m'étourdissez pas. Vos doléances m'ennuient, vos remontrances me fatiguent, & j'ai besoin de repos. Pour vous, Monsieur du Ciseau, vous devez être content de votre nuit, & vous m'avez appris à vous connoître.

DU CISEAU.

Vous avez tort de vous plaindre.

LE DOUX.

Vous m'avez appris à vous connoître, Monsieur ; la leçon me coûte cher, mais elle n'est pas trop payée.

BÉCARRE.

Quand tu auras fait un petit somme—

LE DOUX.

Je me fais honte à moi-même—(*Il rentre dans sa chambre, Susanne se prépare à l'accompagner, il la repousse.*) Ne me suivez pas.

SCÈNE

SCÈNE IV.

Madame Caquet, Susanne, Bécarre, du Ciseau.

MAD. CAQUET.

VOTRE mari me paroît fort indisposé, ma voisine, & si vous voulez, je le garderai—

SUSANNE.

Eh ! Madame, laissez-moi respirer, je vous en conjure. Allez, si vous voulez, divulguer mes peines & mes malheurs ; mais ne venez pas davantage jouir de mes larmes, & laissez-moi, du moins, les répandre en liberté.

MAD. CAQUET.

Je suis fâchée, Madame, que vous preniez aussi mal les marques d'intérêt & d'amitié qu'on vous donne, & dorénavant je garderai pour d'autres mes conseils, puisque vous les recevez ainsi.

SUSANNE.

Vous me ferez grand plaisir, Madame.

MAD. CAQUET.

Cela suffit. Restez à roucouler douloureusement auprès d'un époux si tendre, si rangé ; vous méritez bien ce qui vous arrive. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Susanne, du Ciseau, Bécarre.

SUSANNE.

QU'ATTENDEZ-VOUS donc, Messieurs ? N'êtes-vous pas contens !

BÉCARRE.

Vous devez nous en vouloir un peu, belle Susanne ; mais quand vous saurez—

DU CISEAU (*feignant d'être gris.*)

Votre mari me boude ; mais je veux faire ma paix avec lui, & vous expliquer—

SUSANNE.

N'avez-vous pas de honte de me ramener mon mari dans un pareil état ?

BÉCARRE (*chantonne sur un air d'opéra.*)

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense.

SUSANNE.

Et vous osez vous dire ses amis ?

DU CISEAU.

C'est un crâne, c'est un sot.

BÉCARRE.

Ça n'a pas plus de tête qu'une linotte. Je n'ai bu un coup ni plus ni moins que lui, & vous voyez que je suis frais. Mais dame aussi, je ne joue pas, moi ; je ne perds pas mon argent, je ne

m'emporte pas, je ne me dispute pas ; je bois un petit coup d'amitié ; mais lui, c'est un enragé.

SUSANNE.

Vous m'effrayez ! Il a joué, dites-vous, il a perdu : ce n'est rien ; mais il s'est disputé ?

BÉCARRE.

Et battu.

SUSANNE (*effrayée.*)

Battu !

BÉCARRE.

J'étois-là. Je les ai séparés ; je n'aurois pas souffert que deux amis—Un verre de vin a tout racommodé, & je vous réponds qu'ils n'ont plus de rancune : n'est-il pas vrai, du Ciseau ?

DU CISEAU.

Je lui pardonne de bon cœur.

SUSANNE.

Comment ? Monsieur, c'est contre vous ?

DU CISEAU.

Ce n'est pas ma faute. Votre mari a le vin joueur, on joue ; il est mauvais joueur, on se fâche ; il est brutal, on se défend. Tout est dans l'ordre.

SUSANNE.

Que je suis malheureuse !

DU CISEAU (*d'un ton naturel.*)

Il est vrai ; je vous plains d'avoir un mari qui se dérange tous les jours, & je vous conseille, en bon ami, d'avoir assez de fermeté pour séparer votre sort de celui d'un homme qui finira par vous ruiner.

SUSANNE (*s'appercevant que du Ciseau feint d'être gris, elle le regarde avec une surprise mêlée d'indignation.*)
Vous me conseillez—

BÉCARRE.

Mauvais conseil que cela ! Ne l'écoutez pas ; c'est un sournois. Le Doux aime la petite goutte, eh bien ! faut en tirer vengeance, mais une vengeance plus douce, plus usitée : vous êtes charmante, je vous aime de tout mon cœur, & si vous voulez—*(Il s'avance pour l'embrasser, Susanne le repousse fièrement, & comme il est réellement gris, il trébuche, & tombe à demi aux pieds de la statue de Minerve.)*

SUSANNE.

Insolent !—

BÉCARRE.

On peut pousser les gens un peu plus doucement.

DU CISEAU.

Ah ! ah ! douce Susanne, vous oubliez votre caractère—

SUSANNE.

Et vous, votre rôle. Je vois toute l'horreur de la bassesse de votre cœur ; mais vous n'êtes plus à craindre, vous êtes démasqué.

DU CISEAU (*reprenant le ton d'un homme gris.*)
Ah ! démasqué—

SUSANNE.

Vous ne m'abusez plus : votre ivresse est feinte. Bécarre est à plaindre ; mais vous, vous êtes un

monstre, & c'est vous seul que j'accuse de la perte de mon mari.

DU CISEAU.

Moi, Madame ? *(On entend du bruit, &c.)*

SUSANNE.

Ah ! Ciel ! mon mari seroit-il blessé ? *(Elle sort.)*

SCÈNE VI.

Bécarre, du Ciseau.

DU CISEAU *(à part.)*

TU m'as démasqué, mais trop tard : tous les coups sont portés ; le Doux ne s'en relèvera pas, & je vais triompher. *(Regardant la statue aux pieds de laquelle Bécarre est resté, & l'admirant.)*

BÉCARRE *(parlant de Susanne.)*

Charmante !

DU CISEAU.

Des contours !

BÉCARRE.

Un embonpoint—

DU CISEAU.

Des formes !

BÉCARRE.

Une taille—

DU CISEAU.

Une fermeté !

BÉCARRE.

Je le crois—

DU CISEAU.

Quelle fierté !

BÉCARRE.

Un peu trop.

DU CISEAU.

Que de vigueur !

BÉCARRE.

Oh ! oui.

DU CISEAU.

Aujourd'hui elle est à moi.

BÉCARRE.

À toi ?

DU CISEAU.

Oui, Bécarre ; oui à moi. Je la lui ravis.

BÉCARRE.

Tu l'aimes donc bien fort !

DU CISEAU.

J'en suis fou.

BÉCARRE.

Et moi aussi.

DU CISEAU.

Est-ce que tu t'y connois ?

BÉCARRE.

Aussi bien que toi.

DU CISEAU.

Non, mon ami, non ; il n'y a qu'un artiste qui puisse apprécier au juste tout son mérite.

BÉCARRE.

N'ai-je pas des yeux aussi bien que toi ?

DU CISEAU.

Tu ne devines pas mille beautés cachées ?

BÉCARRE.

Oh ! que si-fait.

DU CISEAU.

Ces coups hardis d'un ciseau sublime ?

BÉCARRE.

Qu'est-ce que tu dis donc !

DU CISEAU.

De quoi parles-tu ?

BÉCARRE.

De Susanne.

DU CISEAU.

Il s'agit bien ici de Susanne !

BÉCARRE.

De qui donc ?

DU CISEAU.

De sa Minerve, ivrogne ! de ce morceau divin !

SCÈNE VII.

Les Précédens, le Comte d'Artiphile.

LE COMTE.

POURRIEZ-VOUS me dire, Messieurs, si Monsieur le Doux est ici ?

BÉCARRE.

Certainement.

DU CISEAU.

Vous venez, peut-être, pour lui parler d'affaires ?

LE COMTE.

Oui—d'une affaire très-importante.

DU CISEAU.

Pour de l'ouvrage ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, pour de l'ouvrage.

DU CISEAU.

Excusez, Monsieur, mais c'est que dans ce moment le Doux n'est guère en état de vous rendre aucune raison.

LE COMTE.

Comment cela ?

DU CISEAU.

Il a passé toute la nuit, dans une taverne, à faire la débauche : il vient de rentrer ivre-mort, & sa femme est allé le coucher.

BÉCARRE.

Pourquoi donc dire ça ?

DU CISEAU.

J'ai des raisons.

BÉCARRE.

Dis de la rancune, & c'est vilain. Ne le croyez pas, Monsieur ; il est vrai que nous avons passé la nuit ensemble ; mais je vous réponds que le Doux vient de rentrer aussi sain d'esprit & de corps que moi.

LE COMTE (*à part.*)

Ce qu'on me marque n'est donc que trop véritable. (*Haut, regardant la statue.*) Quel dommage que tant de talens soient perdus pour jamais !

DU CISEAU.

Vous examinez cette statue ?

LE COMTE.

Ce marbre respire. Quelle fierté !

DU CISEAU.

Et croyez-vous, Monsieur, que ces beautés appartiennent à le Doux ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur.

DU CISEAU.

A lui ? Apprenez, Monsieur, qu'il les doit toutes à un artiste de ses voisins, qui est son guide & son maître.

LE COMTE (*à part.*)

C'est ce qu'on me marque.—(*Haut.*) Vous aimez la sculpture ?

DU CISEAU.

J'en fais mon état.

LE COMTE.

Et vous croyez que le Doux—

DU CISEAU.

Homme perdu, Monsieur, talent éteint—

LE COMTE.

Il en annonçoit cependant, & beaucoup.

DU CISEAU.

Fleur trop hâtive, qui ne donnera jamais de fruits.

LE COMTE.

Vous le jugez bien sévèrement.

BÉCARRE.

C'est qu'ils sont brouillés. Ils ont passé la nuit à boire & à jouer. Ils se sont disputés, battus, & je les ai raccommodés, parce que j'avois conservé ma raison, moi ; mais il est rancuneux, lui !

DU CISEAU (*bas à Bécarre.*)

Tais-toi donc ?

BÉCARRE.

Pourquoi dis-tu du mal de mon ami ?

DU CISEAU.

J'ai mes raisons pour parler ainsi.

BÉCARRE.

Tu as tes raisons ?

DU CISEAU.

Oui ; & si tu veux venir jusques chez moi boire un verre de liqueur, je te les expliquerai.

BÉCARRE.

Ceci change la thèse. Je veux les savoir, moi, ces raisons.

DU CISEAU.

Eh bien ! donne-moi le bras. (*Au Comte.*) Votre très-humble serviteur, Monsieur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE D'ARTIPHILE (*seul.*)

CET homme est plus que méchant, c'est un envieux. Ah ! pourquoi les talens, au lieu d'exciter dans le cœur des artistes une noble émulation, une généreuse rivalité, n'y font-ils naître qu'une basse & lâche jalousie ? Un succès dans tous les genres, est le tocsin qui réveille la haine, ameute la médiocrité, effraie le demi-talent. Malheur à celui, qui, jeune encore, se couronne d'un laurier ! Il peut dès-lors compter autant d'ennemis qu'il a de rivaux ; tous chercheront à l'écraser ; & si la dent de l'envie se brise contre son ouvrage, on attaquera son cœur, on dénigrera ses mœurs, on souillera son berceau, & son nom même prêtera une arme nouvelle à la plate malignité.

SCÈNE IX.

Le Comte, Susanne.

SUSANNE *(à part.)*

AH! Ciel! c'est le Comte d'Artiphile lui-même! (*Haut.*) Pardon, Monsieur le Comte, j'ignorois que vous fussiez ici. Y a-t-il long-tems?

LE COMTE.

Non, Madame. Quels sont ces deux hommes, que je viens d'y trouver?

SUSANNE.

Ce sont deux amis de mon mari.

LE COMTE.

Deux amis de votre mari?

SUSANNE.

Oui, Monsieur. L'un est musicien, qui n'est pas sans talent, mais qui a le malheureux défaut de boire un peu.

LE COMTE.

Je m'en suis bien apperçu; mais quel est l'autre?

SUSANNE.

C'est Monsieur du Ciseau, un confrère de mon mari, & qui demeure ici près.

LE COMTE.

Monsieur du Ciseau! Et c'est, dites-vous, l'ami de votre mari?

SUSANNE.

Son ami intime.

LE COMTE.

Le lâche !—Revenons à le Doux. Vous savez, Madame, la manière dont je me suis comporté vis-à-vis de lui ?

SUSANNE.

Ah ! Monsieur le comte, après avoir élevé sa jeunesse, après avoir été son bienfaiteur, voudriez-vous le perdre ?

LE COMTE.

Il m'y force, Madame ; il y a plus d'un an que cet ouvrage devroit être fini. Je lui en ai fourni le marbre, je lui ai avancé plus de cent louis au delà du prix convenu ; je ne lui demande pas d'argent, mais je veux, au moins, son ouvrage, je le veux tel qu'il est.

SUSANNE.

Vous voulez donc notre ruine ? Je sais jusqu'à quel point vous avez poussé vos bontés, & combien mon mari paroît avoir de torts vis-à-vis de vous, mais ces torts, j'en suis peut-être la première cause.

LE COMTE.

Vous, Madame !

SUSANNE *(lui montrant la barcelonette de son fils.)*

Oui, moi, Monsieur. C'est vous qui nous avez mariés ; vous voyez le premier fruit de vos bienfaits & de l'amour de le Doux : peut-être ma tendresse l'a-t-elle trop de fois détourné de son

ouvrage. Il est bien difficile de se livrer à tout son génie, quand le cœur parle si haut. Je suis donc seule coupable ; mais mon crime fut de trop aimer l'époux que vous m'aviez donné. Le punirez-vous de ma faute ?

LE COMTE.

J'admire avec quelle adresse vous défendez votre époux ; mais plus vous employez d'art pour le disculper, plus il est coupable à mes yeux.

SUSANNE.

Lui, coupable !

LE COMTE.

Oui, puisqu'il ne vous rend pas heureuse.

SUSANNE.

Le Doux ne me rend pas heureuse ! Eh ! que manque-t-il à mon bonheur ? Mon mari m'aime, m'adore, a pour moi les complaisances d'un amant.

LE COMTE.

Vous me trompez, Madame ; le Doux vous néglige, vous maltraite même.

SUSANNE.

Qui peut vous avoir fait de tels rapports ?

LE COMTE (*lui donnant une lettre.*)

Tenez, Madame, voyez ce qu'on m'écrit.

SUSANNE.

C'est l'écriture de Monsieur du Ciseau.

LE COMTE.

De l'ami de votre mari ?

SUSANNE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

En êtes-vous bien certaine ?

SUSANNE.

On ne peut davantage. Je vous montrerai vingt de ses lettres.

LE COMTE.

Lisez donc.

SUSANNE (*lit.*)

" Monsieur le Comte, je me crois, en honneur, obligé de vous donner un avis qui coûte " beaucoup à mon cœur ; mais je ne puis laisser " indignement tromper un homme aussi généreux " que vous, & dont la protection est si précieuse " à tous les artistes. Vous avez confié un ouvrage " très-conséquent à un jeune homme, nommé le " Doux, qui, à la vérité, annonçoit quelque talent; " mais qui, depuis quelque tems, est absolument " dérangé, maltraite sa femme, & passe sa vie " dans une taverne, adonné au jeu, à la boisson ; " il n'a plus ce ciseau ferme & hardi qui a dégrossi " votre marbre, & je vous préviens qu'il est hors " d'état de l'achever.

" Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de le " confier à des mains plus sûres. Il est beaucoup " d'artistes qui méritent votre confiance ; il en " est un sur-tout, qui, ami, dit-on, & voisin de le " Doux, a seul échauffé son imagination, & con- " duit sa main. J'ignore son nom ; l'avis que je " vous donne en est d'autant plus sincère, ainsi

" que le profond respect, avec lequel j'ai l'hon-
" neur d'être, quoique je ne me nomme pas,
" Monsieur le Comte, votre, &c."

LE COMTE.

Le monstre !—(*A Susanne.*) Eh bien ! Madame ?

SUSANNE.

L'envie seule, Monsieur, l'envie la plus basse a pu dicter une pareille lettre. Jugez quel est cet homme, qui n'ose se nommer ?

LE COMTE.

J'avoue qu'un pareil écrit ne peut venir que d'une main méprisable ; mais est-ce donc la première fois que la vérité parvient jusqu'à nous par un organe impur ?

SUSANNE.

Eh bien ! je me sens le courage de vous la dire, moi, cette vérité si cruelle, & vous m'en croirez, Monsieur le comte. Il est vrai, le Doux est changé ; mais ce n'est pas un monstre, ce n'est pas non plus un homme sans talent. C'est un jeune artiste foible, qui, depuis quelque tems, entraîné par des amis dangereux, a négligé son ouvrage ; mais sans rien perdre de son génie. Ce Monsieur du Ciseau, ce lâche qui vous écrit, vient tous les jours l'arracher de son atelier, pour le conduire dans un jardin, où s'assemblent des gens désœuvrés, mais honnêtes. Voilà les seuls torts de le Doux : trop de facilité, un peu de paresse, un peu de négligence ; mais ce n'est qu'un léger nuage qui peut bientôt se dissiper. Ma tendresse, vos conseils,

conseils, vos bontés, si vous daignez les lui conserver, la vue de cet enfant qui lui doit le jour, auquel il doit le bonheur, tout va ranimer dans son ame les premiers élans du génie. Mon époux a toujours le cœur excellent. Songez qu'en le perdant, vous perdez sa femme & cette innocente créature. Non, vous n'en aurez pas la fermeté cruelle !

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Précédens, le Doux.

SUSANNE (*voyant descendre son mari, vole à lui, & le présente au Comte.*)

VIENS, mon ami, viens tomber avec moi aux pieds d'un homme sensible, qui ne résistera pas à nos larmes.

LE DOUX.

Pardon, Monsieur le comte, si je parois en cet état devant vous ; une indisposition subite, un mal-aise—

LE COMTE.

Avouez, mon ami, qu'il en coûte cruellement à un homme honnête pour mentir. Épargnez-vous cette peine.

LE DOUX.

Quoi ! Susanne ?—

SUSANNE.

Peux-tu soupçonner, le Doux ?—

LE COMTE.

Ne faites point de reproches à votre femme. Il est bien rare d'en trouver une pareille : loin de vous accuser, elle a tout employé pour vous justifier ; & sa tendresse pour vous, m'a plus appaisé que ses raisons. C'est un ange, mon ami, c'est un ange tutélaire qui veille sur vous & sur votre maison. Voyez tout ce que vous lui devez, puisque je vous conserve encore mes bontés, mon estime & ma protection, malgré cette lettre affreuse que m'écrivoit contre vous votre ami du Ciseau. Reconnoissez-vous son écriture ?

LE DOUX.

Oui, Monsieur le comte.

LE COMTE.

Gardez-la.

LE DOUX.

Qui donc a pu l'armer contre moi ?

LE COMTE.

Vos succès ; & voilà l'ami pour lequel vous abandonniez cette femme respectable, cette créature intéressante, à laquelle vous devez un père.

LE DOUX (*faisant un mouvement pour se jeter aux pieds du Comte.*)

Ah ! Monsieur, permettez—

LE COMTE (*lui tendant la main.*)

Ce n'est pas à mes pieds que vous devez tomber, le Doux ; c'est à ceux de cette adorable femme.

SUSANNE (*l'embrassant.*)

Oh! mon ami!

LE DOUX *(à sa femme.)*

Ma Susanne .... j'abjure à tes pieds ce malheureux goût, qui alloit, peut-être, me faire oublier que j'étois époux & père.

LE COMTE.

Voyez, le Doux, voyez à quoi tiennent les talens, les mœurs, le bonheur même. Voyez, sur-tout, combien un faux ami est à craindre, & redoutez toujours les liaisons dangereuses.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PQ
1221
L5
1799
t.1

Le Texier, A. A.
Recueil des pièces de théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY